

LIBER

BULLETIN

Montréal, février 2003

Cahier d’information et de promotion des éditions Liber

Billet

Le retard de la présente livraison sur la date de parution que nous nous étions, même mollement et imprudemment, fixée s’explique bien sûr par une activité éditoriale accaparante. Mais il est arrivé aussi que nous avons démenagé, ce qui a requis quand même quelque attention et exigé un peu de temps. Depuis octobre 2002, nous occupons donc de nouveaux bureaux — on en trouvera les coordonnées à la dernière page de ce bulletin, ainsi que dans tous les livres que nous publions depuis —, plus spacieux et plus agréables, aussi bien pour nous que pour ceux qui nous rendent visite — c’est du moins ce dont nous ont convaincus ceux qui sont déjà passés nous voir. En fait, plus qu’une simple adresse professionnelle, c’est une maison.

Or, par le plus grand des hasards, au moment où nous étions mobilisés par cette question de déménagement, nous avons eu à travailler entre autres sur deux manuscrits dont le thème était le lieu que l’on habite et l’art de l’habiter. Il s’agit du livre de Guy R. Legault, *La ville qu’on a bâtie* — le premier ouvrage dans lequel apparaît notre nouvelle adresse —, et celui d’Eric Volant, *La maison de l’éthique*. Bien entendu, ces deux titres sont très éloignés l’un de l’autre par le registre, la perspective et le matériau qu’ils considèrent, mais l’un et l’autre traitent de l’habitation, de cet espace concret et symbolique avec et dans lequel il nous appartient de vivre en harmonie à travers une série jamais close d’inventions, de modelages et de retouches. Le premier est le témoignage d’un architecte et urbaniste qui raconte trente ans d’activité à Montréal, où il a dirigé divers services de la ville. L’inventaire n’est pas exhaustif, bien sûr, mais telle n’était pas l’intention de l’auteur. On n’a pas affaire là à une histoire de Montréal, mais au récit d’une série d’événements, catalyseurs majeurs de l’essor de la ville, dont on connaît souvent les grandes lignes, mais dont plusieurs aspects sont également moins bien connus. Guy Legault rappelle ainsi comment se sont faits, par exemple, la place Ville-Marie et le métro, Expo 67 et le stade olympique. Mais il s’attarde aussi à divers projets moins spectaculaires que les précédents, modestes et pourtant essentiels — rénovation urbaine, restauration de logements, construction d’immeubles pour personnes âgées ou handicapées —, qui ont visé donc à rendre la ville habitable dans le respect de sa trame et de ses habitants.

Quant au livre d’Eric Volant, c’est une réflexion sur l’éthique, qui est l’art d’habiter le monde, tel que la maison — ses murs et son toit, ses portes et ses fenêtres, etc. — nous le donne à comprendre. La tension dialectique entre intérieur et extérieur, repli sur soi et ouverture, appartenance et détachement, est la même pour l’une et pour l’autre. L’équilibre entre ces pôles est toujours précaire, la tâche éthique n’est jamais finie, tout comme une maison a toujours besoin de nos soins.

Eric Volant et Guy Legault sont passés à nos bureaux à plusieurs reprises depuis le déménagement. Leur façon de regarder les lieux et de les commenter nous a assurés que nous y serions bien.

J’aime bien la métaphore de la maison pour parler des livres. Il m’est souvent arrivé d’y recourir pour faire comprendre ce qui distingue une thèse de doctorat, par exemple, et un livre. Un travail universitaire est comme une maison qui n’est pas encore habitable. On y voit l’armature de bois ou de métal, les fils électriques, les tuyaux de plomberie — la méthodologie, le protocole, les mises en garde, les objectifs, les références de convenance, etc. Tout cela est très bien pour les inspecteurs et autres professionnels qui veulent savoir comment c’est fait — les pairs, les jurys. Mais celui qui y vivra! Certes, il compte que les fondations et les murs tiendront, que l’eau coule du robinet, que le commutateur allume la lumière. Mais qui habiterait un chantier? De même, le lecteur veut lire le livre, mais ne demande pas à en voir la structure. Celle-ci doit soutenir le livre, mais non le constituer. Et tout comme il arrive que, devant une fuite, on doive défaire les murs et réparer les conduits, de même, devant un raisonnement qui ne tient pas, le lecteur devenu critique remonte à la méthodologie de l’ouvrage.

Il y a sans doute des façons moins prosaïques d’associer livre et architecture. On a dit par exemple de tel roman que c’était une cathédrale (la *Recherche* de Proust, je crois). Il faudrait peut-être approfondir la comparaison et se demander s’il n’y a pas des livres cambuses, des livres bungalows et des livres palais, et chercher à savoir où on loge.

Giovanni Calabrese

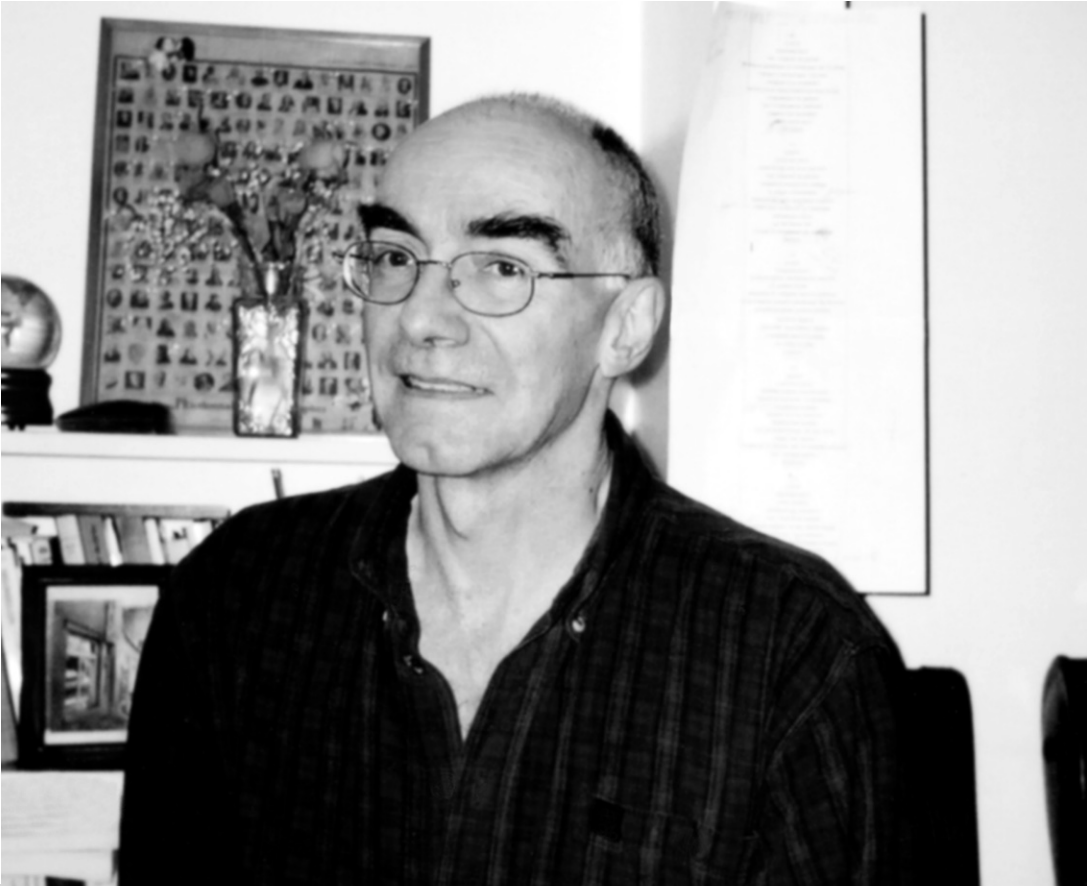
Entretien

Robert Hébert

L’homme habite aussi les franges

Robert Hébert, vous êtes professeur de philosophie au collège de Maisonneuve depuis trente ans. Vous avez publié un essai sur le concept de réflexion, Mobiles du discours philosophique, une anthologie de textes historiques, L’Amérique française devant l’opinion étrangère 1756-1960, les actes d’un cas judiciaire du dix-neuvième siècle, Le procès Guibord ou l’interprétation des restes, un recueil d’aphorismes et de pensées, Dépouilles, un livre de poésie, Rudiments d’us, et un grand nombre d’articles dispersés dans des revues savantes mais souvent aussi éphémères ou marginales — dont quelques-uns sont réunis dans cet ouvrage. À la simple lecture de cette liste, une des choses qui frappent, c’est peut-être le caractère disparate de vos intérêts.

Cela s’explique sans doute à la fois par les circonstances et par ma façon de concevoir et de pratiquer la philosophie. Mais je ne dirais pas qu’il n’y a pas dans tout ça de fil conducteur. Après tout, c’est le même homme qui a écrit ce que vous mentionnez, disons plutôt une même signature... Vous auriez pu aussi bien relever le petit nombre de titres, en ce qui concerne les livres en tout cas. *Mobiles*, qui était à l’origine ma thèse de doctorat, m’a pris sept ans, tout comme d’ailleurs *L’Amérique française* et *Le procès Guibord*, ces deux ouvrages se chevauchant pendant la décennie 1980. En tout, incluant le méticuleux travail de la publication, vingt ans pour ces points d’ancrage! Ces deux derniers titres sont des travaux d’archives entrepris sous des éclairages particuliers, le résultat donc de recherches longues et exigeantes. Il ne faut pas oublier non plus que je travaille dans un collège, où publier n’est pas une obligation contractuelle ni morale — mais j’ai toujours écrit, toujours pensé projets, parce que c’est ma vie —, où le mode d’insertion sociale, d’intervention est devenu une sorte de «seconde nature», si l’on peut dire. Laboratoire assez extraordinaire que furent les années 1970. Je crois que j’ai poursuivi l’aventure à ma manière. Et puis, pour moi, la philosophie doit être présente partout. Il n’y a pas de voie royale ni de lieux de publication privilégiés. En principe, tous les lieux sont respectables, modestes, bizarres,



©Emmanuelle Hébert

non normés. Petites revues, bulletins départementaux, catalogues, marges littéraires.

On peut remarquer également une sorte de discontinuité entre Mobiles, qui est somme toute un travail classique de philosophie, et les ouvrages ultérieurs, qui se tournent vers l’histoire ou vers la création — si on peut ranger Dépouilles dans cette catégorie.

Là aussi, il faudrait évoquer l’évolution des circonstances, les conditions de travail et, disons, ma manière. *Mobiles* portait sur le concept de réflexion, motif central en philosophie, et «la formation du discours philosophique». La réflexion est cet opérateur à partir de quoi chaque discours s’élabore, car

la philosophie n’est jamais achevée. La réflexion, c’est ce qui met chaque fois en marche la volonté de savoir. Elle ouvre un espace à la pensée au moment même où cette dernière croit pouvoir se réapproprier ses produits sociaux, textuels; elle les décentre et les relance. [...] Cela dit, il me semble que *Mobiles* n’est pas tout à fait un ouvrage classique de philosophie. C’est plus un essai qu’une monographie savante, divisé en sections relativement courtes et surtout en paragraphes numérotés qui développent une seule idée, ce qui montre déjà ma préférence pour les unités denses, les remarques, plutôt que pour le genre dissertation plus ou moins déguisée. Ce qu’on retrouvera clairement dans *Dépouilles*, qui est un livre recueil beaucoup plus personnel, à vif si j’ose dire, haché menu.

À propos de ...

Débats philosophiques. Une initiation de Laurent-Michel Vacher, Jean-Claude Martin, Marie-José Daoust

«Dans *Pratiques de la pensée* [...] Laurent-Michel Vacher plaidait en faveur d’une “pédagogie de la discussion”, plus pertinente, à son avis, que le modèle historico-herméneutique dominant [...]. C’est ce projet pédagogique qu’il met en œuvre, en collaboration avec Jean-Claude Martin et Marie-José Daoust, dans l’excellent et très original *Débats philosophiques*. Recueil, comme son titre l’indique, de débats philosophiques en acte [...], cet ouvrage est un pur délice pour l’esprit. Volontairement contradictoires, énergiques, intelligents et magnifiquement rédigés, les textes qui le composent parviennent avec force et clarté, comme le souhaitent leurs auteurs, à donner “une petite idée du genre de ruminations qui trottent dans la tête des philosophes”».

Louis Cornellier,
Le Devoir, 14 décembre 2002

L’art et la vie de Pierre Bertrand

«Porté par une réflexion sensible et intelligente sur les liens étroits qui unissent l’art et la vie [...], Pierre Bertrand aborde sous un autre angle l’un des thèmes qui semblent l’occuper, si l’on observe sa longue feuille de route: celui de l’acte créateur comme manière d’apprendre et d’appréhender la vie.»

Benny Vigneault,
Le Soleil, 10 mars 2002

Quatre leçons et deux devoirs de pataphysique de Line Mc Murray

«Grâce à Line Mc Murray [...] nous avons entre les mains le livre-synthèse que tout pataphysicien en herbe ou aguerri attendait. Non pas seulement parce qu’il représente le côté “tout-ce-que-vous-avez-toujours-voulu-savoir-sur-la-pataphysique”, mais également parce qu’il constitue une vision personnelle de cette conscience particulière, une lecture incitant à la réflexion.»

Sébastien Simard,
Spirale, septembre-octobre 2002

«Et si la créativité pataphysique, à l’envisager autrement, tendait tout entière vers la paix dans le monde, paix intérieure et extérieure? C’est le fort convaincant propos d’un essai de Line Mc Murray, *Quatre leçons et deux devoirs de pataphysique*. Le livre se déroule en quatre leçons: la première étudie le rapport de Jarry au pouvoir, la seconde suit les mouvements de cette littérature en forme de recherche perpétuelle, et publie un entretien avec François Le Lionnais. La troisième leçon invite Ionesco et Queneau dans la danse, et la quatrième montre comment chacun est un créateur par définition... s’il veut bien apprendre à l’être. Sans exercice, pas de plaisir: le livre s’achève sur deux “devoirs” enseignant en douceur l’art du “qui-vide”, ou comment se passer de soi pour rencontrer son “être inventant”. En bref, ce livre est un art pataphysicien de vivre sans moi pour vivre mieux avec soi.»

Valérie Marin La Meslée,
Magazine littéraire, no 411, juillet-août 2002

L’œil de l’eau de Jacques Beaudry

«Les notes de Beaudry [sur douze écrivains néerlandais contemporains] sont denses, riches, sensibles et donnent envie de lire les œuvres [...]. C’est l’œuvre d’un lecteur attentif, épris d’un pays et qui, à travers des écrivains qui expriment, chacun à sa façon, la complexité et les subtilités de ce pays, dit son amour pour des Pays-Bas qu’on ne cesse de découvrir.»

Naïm Kattan,
Le Devoir, 9 mars 2002

La tentation de l’œuvre de Alain Médam

«Ouvrage d’un “passionné penseur” plus que d’un “penseur passionné”, le livre d’Alain Médam vaut pour le seul fait qu’il est continuellement marqué d’un intérêt sensible pour le *phénomène* et non pour l’*objet* qu’est la création. Comme quoi, sans doute, tenter l’œuvre n’est jamais se contenter de voir les choses, mais les voir *arriver*, tout contre la mort, tout contre l’immuable.»

Christian Larouche,
etc., no 60, 2002

De la même façon, vos articles sont des annotations de faits, d'événements — vous racontez beaucoup —, de déclarations, de livres parcourus, dont l'ambition est moins d'en déployer le sens que de montrer qu'ils ne sont pas in-sensés, gratuits ou négligeables.

On pourrait dire les choses de cette façon. Quoiqu'il y ait quand même dans ma bibliographie une dizaine de textes qui vont jusqu'au bout du «sens»... Trop loin? Si la philosophie en acte est partout, cela implique une attention présente au moindre fait. Tout est signe, fait signe. Encore faut-il saisir l'occasion de recueillir. Le vieil Emerson, qui a tant cannibalisé la pensée européenne, écrit quelque part: «I make my circumstance.» [...] Je me suis toujours intéressé aux conditions de la pensée, au contexte réel où elle apparaîit, aux déterminations sociopolitiques de sa reconnaissance. Qui parle de quel endroit? D'où cet énoncé vient-il? Je n'ai cessé de poser cette question.

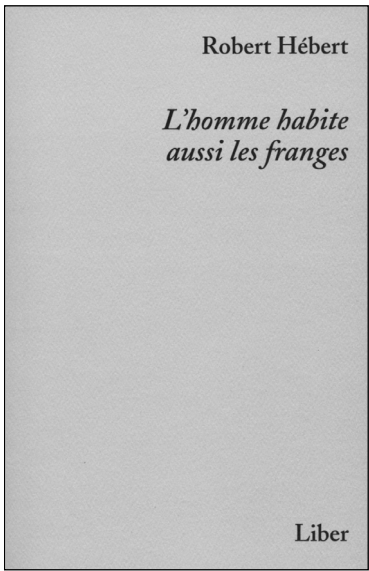
En effet, vous l'avez posée dans un premier temps à la philosophie en général, et dans un deuxième temps à la pensée canadienne-française. Encore une fois, il y a une manière de coupure qui s'est produite après Mobiles.

Il y a une restructuration des esprits à cette époque: l'après-référendum, la loi d'exception de 1983 forçant le retour au travail dans le secteur public, tout le climat culturel baroque des années 1970 s'est apaisé. On rentre chez soi. Or, au début de ces années 1980, le petit monde de la philosophie, comme le reste dans l'aire atlantique, s'est réaligné sur des valeurs sûres. Une nouvelle scolastique atomisée... Anesthésie générale, individualisme... Tout cela m'est entré dans le corps. Je me suis alors retrouvé devant un vide, qui était au fond mon propre vide. La chose importante pour moi, c'était de trouver une issue... Cette coupure, terme tranchant s'il en est, ce virage a eu lieu entre 1982 et 1984. Je me suis dit: puisqu'il en est ainsi de la nouvelle donne à l'université et au collège, politique, sociale, moi chercheur-fonctionnaire soumis au jugement et aux décrets de l'institution philosophique et de l'État, comment et pour quelle raison cela? Ces trois années ont été voraces, je cherchais à m'orienter, réassumer certaines valeurs qui m'étaient fondamentales... Mais je n'ai pas eu le temps de l'amertume, ou de la plainte. Déjà ailleurs, j'ai «fui» vers de nouveaux objets de connaissance. J'ai retrouvé autrement le sens de la géographie et de l'histoire. Ne voulant pas me replier sur le petit cocooning bien bourgeois, mon travail dans le milieu intellectuel a pris la forme d'une réappropriation des marges. J'avais déjà commis quelques idées, ce que j'appelais le «traitement géotopique» de thèmes traditionnels en philosophie à partir d'une tierce raison québécoise. Un peu abstrait. Mon virage géohistorique m'a mis sur le chemin, la longue voie d'une radicalisation de la chose à partir de deux corpus substantiels. Ainsi ont surgi la question exotique de l'Amérique française, la question socioreligieuse de l'affaire Guibord. Pour un tel travail de longue durée, j'ai dû me mettre moi-même dans la marge du discours officiel, des idéologies du jour, de la doxa universitaire, de la *rising class* de mes contemporains, excusez l'anglicisme.

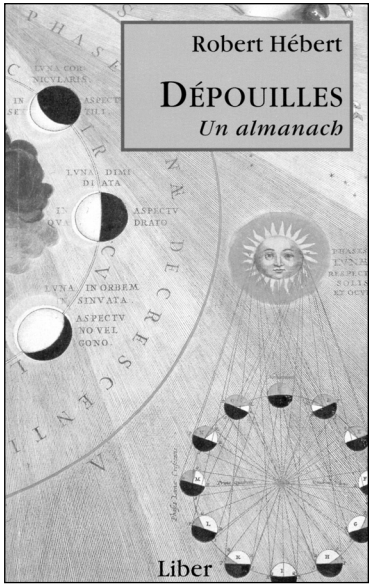
Cette marge dont vous parlez, est-ce aussi cette idée de frange qui semble vous habiter?

Qu'est-ce que les franges? Ce n'est qu'aujourd'hui, en période de bioflexion, si on peut dire, que le terme s'impose à moi un peu comme un résumé de ma vie, mon cheminement. Si je cherche à comprendre où je suis, d'où je viens — ne serait-ce que le clair-obscur biographique —, ce que je désire, ce dont je peux témoigner publiquement, le mot «franges» condense beaucoup de traits

caractéristiques. Il y a tout d'abord les franges du rapport collégial-universitaire qui pendant un certain temps a permis des explorations mais est devenu un funeste clivage. Je ne suis pas seul là, d'autres prendront la liberté de raconter leur cheminement, je l'espère. Il y a les franges du rapport entre l'Amérique et l'Europe, qui n'est pas épuisé par les courriels ou le jet-set, ce littoral symbolique, libre et «sauvage» d'un nouveau monde qui n'est pas exploré. Et puis les franges entre philosophie, littérature et diverses disciplines du savoir, cette superposition d'espaces différents parfois étrange, dans l'hybridité des perceptions, des expériences. Sans tomber nécessairement dans le marketing du postmodernisme. Et pourquoi pas, les pourtours photographiques de l'enfance à la lumière de la mémoire adulte. J'ai donc habité là, j'habite là... mais c'est à l'époque de mes «dépouilles à la campagne» que j'ai cru soudain m'être trompé dans le nom à donner à ce que je fais, c'est-à-dire que je ne suis pas philosophe, à cause de l'écriture. Disons que ma communauté historique et professionnelle m'a fait douter... Être dans les franges, on ne sait plus parfois où on est, même si on existe — au mieux comme un ornement invisible du centre. Mais aujourd'hui je ne redoute plus.



Robert Hébert,
L'homme habite aussi les franges
240 pages, 23\$, ISBN 2-89578-020-X,
parution février 2003



Robert Hébert
Dépouilles. Un almanach
182 pages, 20\$, ISBN 2-921569-39-6
parution mars 1997

Commentaire Marco Bélanger *Le flou dans la bergerie*



Marco Bélanger, écrivain et professeur de mathématiques au collège Jean-de-Brébeuf, est bien connu des membres des Sceptiques du Québec, entre autres pour son précédent ouvrage *Sceptique ascendant sceptique* (Stanké, 1999). Avec *Le flou dans la bergerie*, il nous propose une réflexion personnelle à la fois riche et subtile au sujet des nombreuses formes d'illusion qui risquent sans cesse de faire trébucher la pensée humaine hors des voies d'une lucidité aussi souhaitable qu'incertaine.

Son cheminement débute par un magistral rappel de l'histoire des idées humaines. Pour Marco Bélanger, le grand tournant qu'il importe de bien nous faire comprendre est celui qui, à partir d'une conception primitive pour laquelle toute chose semblait être pénétrée d'esprit ou d'intention et communiquer directement ou indirectement avec nos propres pensées, nous a conduits vers une vision dans laquelle au contraire les réalités extérieures se sont vu reconnaître leur autonomie et leurs structures indépendantes de nous: «L'univers n'est pas à la merci des caprices des divinités, il suit ses propres lois, sa propre logique, indifférente au sort des hommes» (p. 19). De l'Antiquité à la science moderne, il nous rappelle avec beaucoup de pertinence, de Galilée à Freud en passant par Darwin, quelques-unes des principales étapes de cette reconnaissance de l'autonomie du réel, dont il nous suggère bien les prodigieuses conséquences.

Le pendant psychologique, ou existentiel, de ce grand tournant, c'est la quête difficile mais exaltante de la lucidité, qui par nature est «d'un caractère mouvant, évolutif, transitoire, inachevé» (p. 55), une quête qui «demande courage, ouverture d'esprit, souplesse de pensée et sens de l'humilité» (p. 56), mais qui se révèle «l'une des aventures les plus fascinantes que l'esprit puisse être amené à vivre» (p. 57). La première tâche de tout esprit moderne engagé sur les voies de la recherche d'une plus grande lucidité, c'est bien sûr de traquer les illusions. C'est pourquoi Marco Bélanger nous entraîne dans une sorte de visite guidée des pièges qui guettent l'esprit humain. La perception est limitée et imparfaite; la mémoire est faillible; le langage découpe le réel d'une façon qui peut être arbitraire; notre conscience est souvent biaisée par une perspective locale et égocentrique; la logique et les mathématiques n'ont pas de fondement objectif parfaitement assuré; le réel ne se réduit pas à ce que nous en disent des sciences reposant sur une induction toujours risquée; l'intuition et les évidences peuvent être trompeuses, etc.

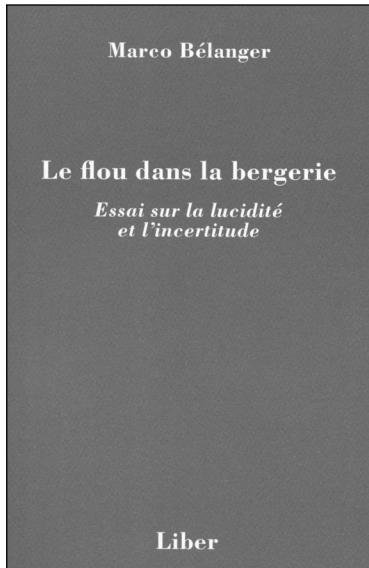
Au fil de ces pages parfois très denses, Marco Bélanger se révèle doublement «sceptique». Sceptique au sens, militant et critique, où il réclame des preuves avant de croire, certes. Mais également sceptique en un sens très large et philosophique, c'est-à-dire doutant que la pensée humaine puisse jamais atteindre ce qu'il appelle «le cœur des choses» — «la réalité même dans toute sa profondeur» (p. 142), qui selon lui nous échappera toujours. Il va jusqu'à suggérer que toute connaissance vraie est impossible et que, faute de savoir, nous sommes irrémédiablement condamnés à croire — «On ne sort jamais de la croyance» (p. 190). Est-il besoin de souligner que ce second type de «scepticisme» est infiniment plus grave, plus problématique, voire plus tragique ou désespéré que l'autre, et qu'on devrait n'y adhérer qu'avec beaucoup de prudence, de réserves et d'hésitations?

Quoi qu'il en soit, la recherche de lucidité face aux tentations des innombrables types d'illusion appelle tout naturellement une forme de description de notre nature psychologique, puisque ce sont

vraisemblablement certains des penchants de cette mentalité humaine qui nous prédisposent à céder aux pièges de l'illusion. Ne sommes-nous pas habités par de profonds désirs infantiles de bonheur et de sens, d'immortalité et d'amour, etc.? «Face au mystère de l'univers et de notre existence, nous restons fondamentalement des enfants» (p. 172). Marco Bélanger ne prétend sans doute pas construire toute une théorie systématique de la nature humaine, mais les passages où il illustre par des exemples telle ou telle de ces faiblesses inhérentes à notre esprit sont peut-être parmi les plus touchants et les plus éclairants du livre. Si le coup de téléphone nocturne d'un interlocuteur qui s'est trompé de numéro me sauve la vie, quel sens vais-je attribuer à cet événement? Comment s'explique l'impression de déjà vu? Que vaut une expérience mystique? La publicité subliminale est-elle inquiétante? La croyance religieuse ne pourrait-elle pas émaner d'un désir d'ordre, de réconfort, d'éternité?

Marco Bélanger nous invite à le suivre dans une réflexion tantôt ambitieuse et tantôt folâtre, toujours stimulante. La diversité de ses intérêts intellectuels fait qu'on ne s'ennuiera guère à l'accompagner.

Laurent-Michel Vacher



Marco Bélanger
Le flou dans la bergerie
Essai sur la lucidité et l'incertitude
216 pages, 21\$, ISBN 2-89578-015-3,
parution août 2002

Parus / À paraître

Depuis le mois d'août 2002, nous avons publié

- Pierre Bertrand, *Pour l'amour du monde*
- Marco Bélanger, *Le flou dans la bergerie. Essai sur la lucidité et l'incertitude*
- Jean-François Chassay et Bertrand Gervais (dir.), *Les lieux de l'imaginaire*
- Guy R. Legault, *La ville qu'on a bâtie*
- Simon Harel et Alain Médam, *Le regard long*
- Jacques Marchand, *Sagesses*, vol. II: *Les Mésopotamiens, les Syriens et les Phéniciens, Bilan de la sagesse archaïque*
- Laurent-Michel Vacher, Jean-Claude Martin, Marie-José Daoust, *Débats philosophiques. Une initiation*
- *Éthique publique*, vol. 4, n° 2, «Éthique préventive»
- Eric Volant, *La maison de l'éthique*
- Robert Hébert, *L'homme habite aussi les franges*
- Pierre Ouellet, *Le sens de l'autre. Éthique et esthétique*

Notre programme éditorial pour les prochains mois comprend:

- Jean-François Malherbe, *Les ruses de la violence dans les arts du soin. Essais d'éthique critique II*
- Joseph J. Lévy, *Entretiens avec Hélène Reboul. Au bout de mon âge... Comprendre le vieillissement, apprivoiser la mort*
- Jean-François Chassay, *Imaginer la science. Le savant et le laboratoire dans la fiction contemporaine*
- Margaret Somerville, *Le canari éthique. Science, société et esprit humain*
- Isabelle Lasvergnas (dir.), *Le vivant et la rationalité instrumentale*. Collaborateurs: Thierry Hentsch, Isabelle Lasvergnas, David Le Breton, Sébastien Mussi, Marcelo Otero, Christian Saint-Germain, Francine Tardif, Monette Vacquin, Florence Vinit, Louise Vandelac
- Marie-Claude Prémont, *Le langage du droit*
- Joseph J. Lévy, *Entretiens avec Georges Anglade*
- *Éthique publique*, vol. 5, n° 1, «L'allocation des ressources en santé»
- Jean-François Malherbe et André Lacroix (dir.), *L'éthique à l'ère du soupçon*. Collaborateurs: Jean Ladrière, Ghislaine Florival, Georges A. Legault, Alain Létourneau, André Duhamel, Jean-François Malherbe, André Lacroix

Extrait

Nicole Jetté-Soucy *L'homme tragique*

L'analyse que nous faisons de l'action politique accorde une place centrale à [l']écart entre l'intention et le résultat, lequel consacre son caractère essentiellement tragique. L'action politique mène au tragique non seulement parce qu'elle s'insère dans une réalité trop complexe pour des hommes limités, mais encore parce qu'elle s'attaque, comme l'histoire nous l'a montré et nous le montre encore, à des problèmes sans solution (par exemple, le problème israélo-palestinien). Réussir une action politique, ce n'est jamais trouver une solution qui dissoudrait définitivement le problème, mais en arriver au meilleur compromis possible, dans les circonstances, quant au bien commun. Or, un compromis ne règle pas un conflit, il ne fait que l'apaiser pour un temps plus ou moins long; il laisse des séquelles, en l'occurrence des gens insatisfaits et mécontents qui, tôt ou tard, le feront renaître. En conséquence, on peut dire que l'action politique est nécessairement vouée à l'échec, en ce sens que l'agent ne réussit jamais complètement ce qu'il entreprend, en ce sens aussi que l'action qu'il a commencée n'a pas de véritable fin (au sens de terme).

Cette idée, que l'on peut trouver banale, nous semble pourtant essentielle à la compréhension de la spécificité de l'action politique. À défaut de considérer le tragique comme inhérent à l'action politique, on risque d'attribuer à des personnes en chair et en os la responsabilité de l'échec, ce qui confirme l'aspect tragique du politique, mais, hélas, en le décuplant. [...] Cette structure maîtresse du tragique va nous permettre de fonder la distinction entre l'action et les autres activités humaines

(travail, fabrication et jeu) qui, malgré leurs différences, ont en commun de ne pas mener à une «situation tragique»; de délimiter le champ de rationalité de l'action politique à partir de son extrémité subjective, celle de l'agent et de son intention, et à partir de son extrémité objective, celle de l'observateur externe constatant le résultat après coup; en mettant en relief un cas particulièrement tragique, celui où la réalisation d'un but politique compromet la réalisation des valeurs morales, de définir les conditions de la moralité de l'action politique et de montrer que l'ambiguïté des liens qui existent et doivent exister entre la morale et la politique est telle que toute action politique est, inextricablement, innocente et coupable; de brosser le portrait de l'homme politique «idéel», c'est-à-dire de celui qui est conscient de la limitation et de l'ambiguïté morale de son action, mais qui assume quand même le risque d'agir; de montrer la grandeur de l'action politique, non pas en dépit, mais à cause de sa misère même. Grandeur et misère qui se fondent sur l'essence de l'homme comme être libre se dressant contre le monde, au risque de s'y briser.

C'est dans l'épopée homérique, mais plus encore dans la tragédie grecque, puis dans la vision chrétienne que nous pouvons retracer les origines de la vision tragique de l'action, elle-même fondée sur une représentation de l'homme en son entier, à savoir comme être qui agit librement en vue de se réaliser, mais qui le fait toujours sans sortir de ses limites de savoir et de pouvoir, ce que les Grecs identifiaient à l'inexorable destin. «La loi du monde est que l'homme lutte contre le monde, en assumant le risque de sa propre perte. [...] Advienne ce que

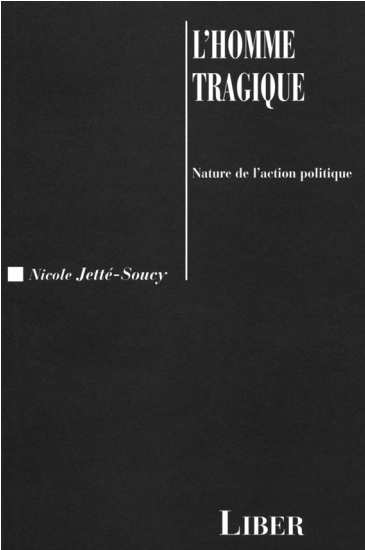
Dieu voudra! J'aurai du moins gagné ma mort. J'aurai vécu.» Tel est le risque de toute incarnation de la pensée dans le monde et tel est le fondement du sentiment du tragique, qui est l'une des données essentielles de la représentation de l'homme et de son action en Occident.

Or, cette donnée est à peu près absente de la philosophie, comme l'est d'ailleurs une pensée systématique de l'action. Car, si on admet que penser l'action, c'est, à la fois, considérer, entre autres choses, la motivation, la relation moyens-fin, les conséquences prévisibles et imprévisibles, examiner le déroulement concret de l'action dans le temps et distinguer les différents types d'activité, il faut bien avouer que la philosophie occidentale s'est relativement peu penchée sur le versant de la pratique. [...]

En regard de la propension à «pousser des rugissements historico-mondiaux et des cocoricos systématiques» (Kierkegaard) et de la tentation tout aussi forte d'y répondre, l'analyse que nous proposons de l'action politique, laquelle cherche à dire ce qu'elle est, et non ce qu'elle devrait être, nous semble nécessaire, bien qu'elle puisse paraître dépassée. Que l'action ne soit pas l'idée n'est-ce pas là pourtant un fait indépasseable? Mais ce fait est si déplaisant, si peu séduisant pour la raison que la philosophie a préféré l'oublier et a proclamé comme Proudhon: «L'action, sachez-le, c'est l'idée; et l'on agit suffisamment dès lors qu'on répand dans l'atmosphère intellectuelle les germes de la société future.» Aussi croyons-nous que ce fait doit être rappelé non seulement aux hommes politiques, mais à tous les hommes qui leur prêtent leurs forces.

L'action politique secrète du tragique, car elle est toujours, à quelque degré aliénante, au sens hégélien du terme: l'homme ne se reconnaît pas dans l'histoire qu'il fait, car si l'idée transcende la réalité telle qu'elle se donne, elle doit néanmoins tôt ou tard fatalement s'y soumettre (p. 12-14 et p. 18-19).

Nicole Jetté-Soucy enseigne la philosophie au collège Ahuntsic



Nicole Jetté-Soucy
L'homme tragique
198 pages, 25\$, ISBN 2-921569-57-4
parution août 1998

Entretien

Geneviève Sicotte *Le festin lu*

Le festin lu étudie les scènes de table chez Flaubert, Zola et Huysmans. Le repas est un événement important, un nœud de relations concrètes et symboliques, aux autres et au monde. Quelle était votre intention en abordant ce thème?

Dans la dernière décennie, sans doute sous la pression d'une certaine mode de la gastronomie, beaucoup de gens ont souligné l'importance du repas dans la littérature. Toutefois, je trouvais que, bien souvent, ce genre de recherche aboutit à un discours laudatif qui déproblématise les enjeux du repas. On pénètre dans la cuisine de Colette ou de George Sand, on suit les effluves parfumés de la madeleine de Proust, ou encore on fait le relevé gourmand des recettes de romans noirs... Bien qu'ils puissent être divertissants, ces travaux ne nous apprennent rien sur la littérature elle-même. En particulier, ils ne nous montrent pas à quel point le repas littéraire est une scène symboliquement chargée, le plus souvent dysphorique, qui traduit la difficile position des écrivains à la «grande table» du social. J'ai donc voulu faire parler les repas romanesques, montrer qu'ils ne sont pas seulement des moments réalistes ou agréables des textes, mais des scènes clés qui s'écrivent très souvent en opposition au discours social dominant, et où se cache un propos global sur les rapports entre l'art et le monde.

Votre travail a une composante qui relève de l'histoire littéraire — on passe du réalisme, au naturalisme, à la décadence, avec ce que cela implique comme changements esthétiques et attitude de l'écrivain — et une composante sociohistorique — le choix des repas n'est pas le même, le rapport à la nourriture non plus. Comment résumeriez-vous le parcours sous ce double point de vue de Flaubert à Huysmans?

Flaubert est le premier écrivain à représenter dans ses œuvres le repas sous toutes ses formes. À cet égard, on peut dire qu'il inaugure le «réalisme alimentaire», ce que même Balzac n'avait pas fait. Mais pour Flaubert, le geste de se nourrir, qui devrait être une sorte de jouissance cosmique, se trouve irrémédiablement entaché; soit anorexiques, soit violents ou même cannibales, ses personnages explorent des comportements alimentaires déviants. Et quand les choses semblent mieux tourner, ce n'est qu'un leurre : les convives s'attablent à un banquet illusoire, plus cruel que tous les autres. Il y a donc ici un échec. Or cet échec est très révélateur à mon sens de la position qu'impose le discours social aux écrivains d'avant-garde de cette époque, une position marginale, un «splendide isolement»



d'où tout peut théoriquement se dire, mais où rien n'a d'impact véritable.

Alors que Flaubert fait du repas prandial une tragédie intime, Zola socialise le rite, ce qui ne surprendra guère si l'on songe qu'il assigne aussi au roman dans son ensemble une visée sociale. Zola représente tous les repas, dans toutes les classes et selon toutes les occasions. À cet égard, il est un témoin exemplaire, presque un sociologue, des rites de son époque. Mais ce naturalisme ne doit pas occulter l'essentiel, c'est-à-dire le fait qu'ici aussi le sous-texte est l'élément crucial. Pour Zola, tout ce qui dans les relations sociales relève de l'échange passe par le manger, dont il fait un symbole puissant. Le repas devient alors un modèle de relations non seulement alimentaires, mais aussi économiques et sexuelles. Or il est intéressant de constater que ce modèle relationnel, dont Zola

souhaite qu'il soit fondé sur un échange généralisé et contrôlé, aboutit ici aussi à l'échec. Les personnages mangent trop ou trop peu, l'équilibre n'est jamais atteint. On peut donc dire que le roman zolien, à travers le repas, présente une réflexion pessimiste sur les inégalités.

Huysmans pousse jusqu'à l'extrême la dynamique de l'échec et de la dysphorie qui caractérise ses prédécesseurs. Ses repas décrivent les rapports impossibles de l'individu et du social: chez lui, un célibataire au ventre creux cherche un restaurant où manger sans trop de dommage, et ne trouve que d'infâmes troquets où il est forcé de consommer une nourriture immangeable. Toutefois, quand Huysmans se détourne du naturalisme pour participer à l'invention d'une nouvelle littérature dite décadente, les repas qu'il raconte changent du tout au tout. Ils deviennent délectables, réconfortants, revigorants. Que s'est-il passé? C'est que les convives ne sont plus les mêmes, et qu'à l'homme seul, rejeté de tous, Huysmans substitue désormais un petit groupe d'amis, de compagnons. Face à l'impossibilité de manger à la table commune, Huysmans se coupe du social et refait un petit monde à son image.

Ces récits sont en fait une métaphore de la position de l'art dans la fin de siècle qui, pour continuer à exister, ne peut que s'autonomiser de plus en plus — au prix peut-être d'un décrochage irrémédiable du réel.

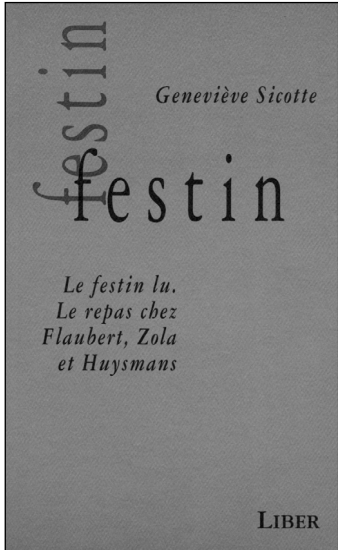
Je sais que vous vous intéressez également à d'autres thèmes qui relèvent de l'histoire des mœurs, par exemple le luxe. Qu'est-ce que la littérature nous apprend sur ces questions?

Le thème du luxe m'est apparu comme une suite logique à mon intérêt pour le repas. Ici aussi, me semblait-il, un signe ostensiblement positif pouvait receler des significations surprenantes. J'étudie les représentations du luxe dans la littérature de la Belle Époque, à un moment où se développe de plus en plus le commerce à grande échelle, l'univers des

objets, bref ce que l'on peut appeler le monde de la consommation. Et comme on peut le penser, le luxe est souvent dans ce contexte un signe double. Il confère aux œuvres dont il est un thème dominant le statut de véritables «bibelots», qui deviennent par lui des objets décoratifs et anodins; mais par ailleurs, il est aussi souvent marqué par un caractère morbide et mortifère, ce qui indique que les écrivains remettent en question cette conception — trop commode — d'un art ornemental sans signification et soumis aux impératifs de l'économie, fût-elle luxueuse.

Il est vrai que je me plais à explorer des thèmes qui relèvent de ce qu'on peut appeler l'histoire des mœurs; mais c'est qu'au-delà des mœurs je tente de rejoindre l'histoire des discours, où intervient de manière essentielle la littérature. Mon pari, et ma conviction profonde, c'est que certaines œuvres littéraires sont capables de dévoiler des choses qui ne peuvent se dire ailleurs dans le discours social. Les inégalités, le désir de puissance, le rejet du social, la fascination des objets, le statut de l'art, tout cela, selon les époques, ne trouve pas toujours à se révéler, et est parfois même sciemment dissimulé. Or la littérature, celle qui est réussie s'entend, explore ces territoires que nous trouvons, collectivement, si difficiles à verbaliser.

Geneviève Sicotte enseigne la littérature au collège Gérald-Godin



Geneviève Sicotte
Le festin lu.
Le repas chez Flaubert, Zola et Huysmans
300 pages, 27\$, ISBN 2-921569-73-6,
parution octobre 1999

Extrait

Guy R. Legault *La ville qu'on a bâtie*



Quant à l'aménagement du territoire, au moins sur l'étendue de l'île, l'occasion se présente de prendre des initiatives afin d'instaurer l'habitude de planifier. Je ne prétends pas que cela puisse suffire, car dans ce domaine, l'unité de référence est la région. Mais il y a néanmoins beaucoup de choses à faire à l'échelle de l'île, et s'y engager résolument fera probablement comprendre le besoin d'intervenir dans la région entière.

Il faut faire un plan directeur d'aménagement pour la nouvelle ville. Ce plan devra comporter des données essentielles pour agir sur le réseau de transport insulaire, comprenant le transport en commun, le transport individuel et de camionnage. Il comprendra un plan de construction des nouvelles habitations de divers types — régimes de propriétés

individuelles, de logements locatifs, de copropriétés, de logements à prix abordable, de restauration des logements — pour les différentes clientèles, dont celle des personnes âgées représente une composante de plus en plus importante. Il faudra mettre à jour le réseau de grands espaces verts et l'arrimer au parc actuel des espaces libres, qui sont distribués d'une façon bien aléatoire entre les divers arrondissements. Il faudra aussi songer au réseau des implantations scolaires, de santé: hôpitaux, CLSC et autres. Des décisions doivent être prises quant à l'occupation du sol, afin d'harmoniser les plans individuels des arrondissements avec les objectifs insulaires en termes d'établissements commerciaux, industriels, portuaires et aériens.

Un plan directeur aurait pu être d'une aide inestimable pour éclairer les décisions importantes, comme le choix d'un site pour le futur CHUM ou l'implantation de divers équipements de transport, sur lesquels le gouvernement du Québec s'interroge. Les actions ponctuelles sont toujours marquées par l'insuffisance d'informations techniques. Quand les informations existent, il devient possible d'agir avec plus de circonspection. La mauvaise expérience du palais des congrès l'a démontré, hors de tout doute.

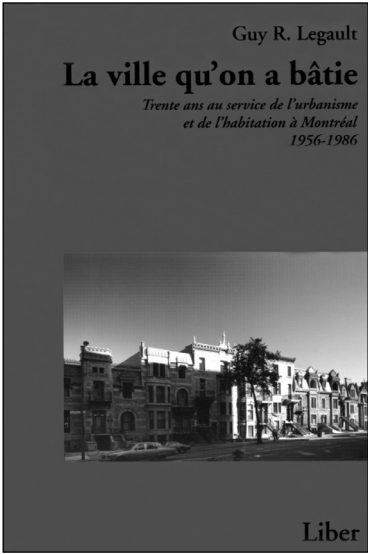
Une nouvelle ère peut commencer. Les décideurs élus demeurent, bien sûr, ceux qui trancheront, mais il leur faudra le faire en se référant aux connaissances locales disponibles, en aménagement et en urbanisme ou dans d'autres disciplines. Tout n'est pas que politique dans ce domaine, il y a un contenu technique considérable. Le gouvernement du Québec se trouve aujourd'hui requis de signifier d'une manière non équivoque que les collectivités locales doivent acquérir des connaissances en matière d'aménagement car cela est indispensable aux prises de décisions.

Malgré les improvisations de l'administration publique, les exemples dont j'ai traités portent aussi en eux des facettes heureuses. Le maire Drapeau

favorisait la pratique de l'urbanisme, mais n'en utilisait les données que lorsqu'elles étaient utiles pour ses idées. Saulnier et Lamarre, au contraire, n'appréciaient guère ces références à des plans et à des concepts qui leur étaient étrangers, mais, administrateurs pragmatiques, ils s'en servaient souvent pour corriger le tir et éviter des erreurs.

Il appartient désormais à la nouvelle administration municipale de favoriser l'éclosion des concepts directeurs et d'en faire une pratique éclairée. De même, Québec doit-il soutenir ces initiatives et résister aux prises de décisions opportunistes quand il s'agit d'aménagement du territoire. Ceux qui ignorent les leçons du passé sont condamnés à en répéter les erreurs (p. 260-262).

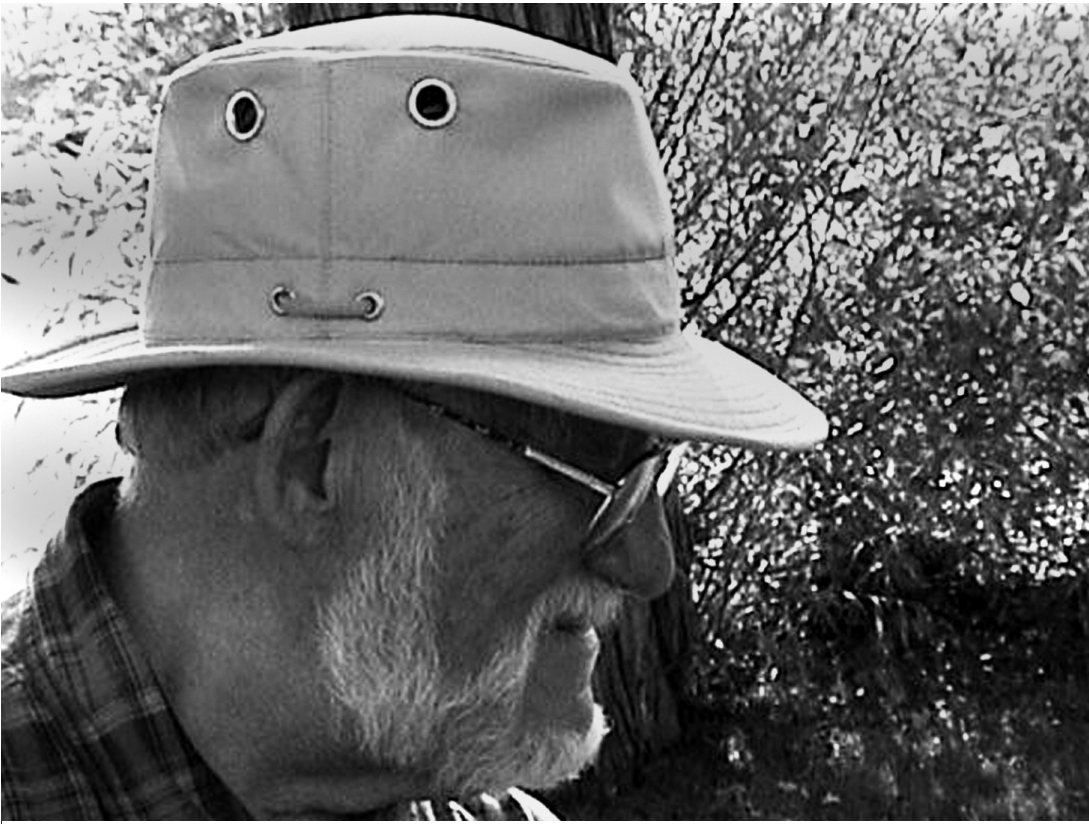
Guy R. Legault est architecte et urbaniste retraité



Guy R. Legault
La ville qu'on a bâtie. Trente ans au service de l'urbanisme et de l'habitation à Montréal, 1956-1986
270 pages, 25\$, ISBN 2-89578-018-8
parution septembre 2002

Extrait

Eric Volant *La maison de l'éthique*



culière. La fonction essentielle d'une culture est d'offrir à l'être humain un lieu où il puisse vraiment habiter et se sentir chez lui. Le mode de vie est la manière dont chacun vit le travail, le loisir, la communication, le savoir, les valeurs, les croyances et les symboles qui donnent forme à la vie. Le mode de vie est finalement la manière dont chacun habite le monde. Or, l'éthique s'intègre dans la culture comme une de ses composantes indispensables au même titre que l'art, le droit, la science, la politique et l'économie. Elle propose des modes de vie qui sont autant de modalités de présence au monde et révèlent leur originalité à travers l'œuvre de l'habitation.

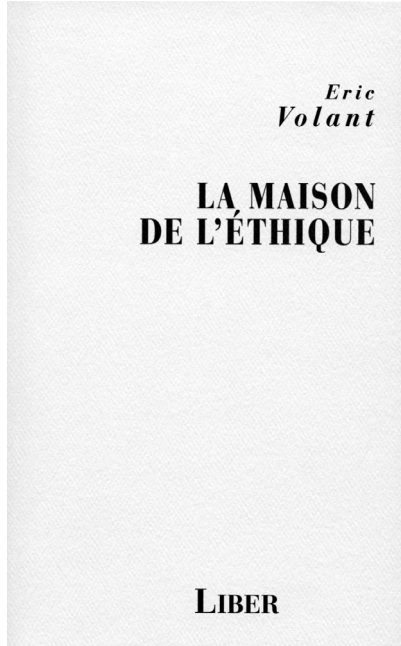
Sous cet angle, la notion anthropologique de la maison élaborée par Amos Rapoport est fort suggestive et éclairante. Comme la maison est un phénomène culturel, sa forme et son aménagement sont fortement influencés par le milieu culturel dans lequel elle est bâtie. Depuis ses débuts lointains, la maison est beaucoup plus qu'une matérialité utilitaire. Si le pouvoir d'abri est la fonction passive de la maison, son rôle actif est la création d'un

environnement adapté au mode de vie d'un peuple, en d'autres termes, la mise en place d'une unité sociale de l'espace. L'œuvre de l'habitation est une émanation de l'imaginaire collectif grâce auquel une communauté projette sa conception du monde et dessine la figure de l'homme idéal. En conservant et en transmettant l'*ethos* d'un peuple à travers la construction des édifices et des maisons, elle façonne le caractère national.

À Amos Rapoport, nous devons le récit d'un projet de construction d'une maison à Sarajevo à l'époque musulmane. Ce récit revêt aujourd'hui un caractère tragique si l'on se réfère à la guerre en Bosnie. Le propriétaire d'un terrain invita un charpentier à mesurer les distances et à faire le plan d'une maison. Celui-ci se montra étonnamment fort bien au courant du modèle traditionnel d'une maison et des règles non écrites qui le régissent. Il regarda d'abord les arbres, le sol, les environs et la ville dans la vallée. Puis il se mit à mesurer les distances au pas et les marqua avec des piquets, qu'il dégarea de sa large ceinture. Alors il en vint à sa tâche principale. Il demanda au propriétaire quels

arbres on pouvait sacrifier, déplaça ses piquets de quelques pieds, hocha la tête et eut l'air satisfait. Il vit que la nouvelle maison ne générerait pas la vue des maisons voisines. Puis il se mit à étudier la lumière, le soleil et l'eau. Ce qui frappe dans les menées de cet artisan issu du peuple, c'est son souci de l'intégration de la maison à l'environnement naturel, son ouverture au voisinage, son désir de s'aligner sur les maisons déjà existantes, son respect de la tradition comme force régulatrice, bref, son sentiment d'appartenance à un monde commun, l'inscription de son plan architectural au sein d'une humanité particulière (p. 87-90).

Eric Volant est professeur retraité associé au département des sciences religieuses de l'université du Québec à Montréal



Eric Volant
La maison de l'éthique
240 pages, 21\$, ISBN 2-89578-025-0
parution janvier 2003

Entretien

Jean-François Chassay

Fils, lignes, réseaux



©Alain Décarie

Fils, lignes, réseaux est une étude sur une douzaine de romanciers américains chez lesquels vous suivez la thématique de la communication et de ses supports techniques. Quelle place occupe ce thème dans la littérature américaine — on présume qu'il est central — et quelle image la littérature donne-t-elle de la réalité « communicationnelle » — on hésite ici entre « la pire des choses » et « la meilleure des choses » ?

Cette thématique est très importante et s'explique par la place occupée par les technologies de la communication dans le paysage américain depuis plus de cent cinquante ans. Du télégraphe à l'ordinateur en passant par le téléphone et le téléviseur, elles ont joué un rôle déterminant dans la structuration de la société américaine. Certes, tout l'Occident en a été marqué, mais c'est aux États-Unis qu'elles se sont développées d'abord, et de la manière la plus spectaculaire. Cela ne pouvait faire autrement qu'avoir un effet sur l'imaginaire des écrivains américains, de Walt Whitman et Mark Twain jusqu'à aujourd'hui. Cette importance des technologies explique sans doute en partie qu'un « imaginaire de la paranoïa » soit très fréquent dans la littérature américaine contemporaine (disons depuis les années 1960). On trouve ce phénomène chez Thomas Pynchon, Don DeLillo, William Gaddis, dans certains romans de Robert Coover, comme *Le bûcher de Times Square*, ou de Philip Roth, comme *Le grand roman américain*, pour ne prendre que quelques exemples. Le sentiment d'une surveillance continuelle, auquel s'ajoute l'impression que le pouvoir est invisible, se trouve partout et nulle part à la fois, est une caractéristique d'une partie de la littérature américaine qui en même temps (ironiquement ?) ne cesse de montrer que cette société repose sur des structures démocratiques.

Au début du livre vous dites qu'on connaît finalement peu la littérature américaine. Pourtant il en existe beaucoup de traductions. De quelle nature est cette ignorance ?

De toutes les natures ! Si on veut bien ne pas oublier que ce je m'apprends à dire devrait être nuancé et précisé, je ferais les remarques suivantes. D'une certaine manière, notre position géographique, au Québec, nous nuit. La proximité des États-Unis nous donne souvent l'impression que nous connaissons bien ce pays sous prétexte que nous allons parfois nous dégourdir les jambes en nous promenant dans les États de la Nouvelle-Angleterre de l'autre côté de la frontière. En vérité, nous tenons pour acquis la réalité américaine alors que nous la méconnaissons. À cela s'ajoute l'impression un peu méprisante que les Américains n'ont qu'une culture superficielle, ce qui sous-entend qu'ils ne peuvent avoir une grande littérature. La propagande des industries culturelles, la multiplication des conglomerats, notamment dans le milieu de l'édition qui tend à étouffer la vie littéraire — je suggère à ce sujet la lecture très instructive bien qu'un peu déprimante du livre d'André Schiffrin, *The Business of Books* (Verso, 2000) —, ne doivent pas faire oublier qu'il se publie une grande littérature au sud de chez nous. Il y a quelque chose d'un peu pathétique à constater que les romans américains dont on parle dans les médias

ici ont droit à l'existence parce qu'ils ont été traduits en France — peut-être parce que la maison a un bon service de presse ou pour d'autres raisons qui m'échappent —, en particulier chez Actes Sud, ce qui limite singulièrement le choix. Bref, si on veut critiquer les Américains (et, oui, en effet, il y a des raisons de le faire...), il faut savoir un peu de quoi on parle, sinon on risque de tomber dans un « antiaméricanisme primaire » (syntagme figé à mettre dans une nouvelle version du dictionnaire de Flaubert et qu'on utilise systématiquement dès qu'on ose critiquer les États-Unis).

Vous avez vos préférences. Par exemple, vous ne semblez pas vraiment apprécier Hemingway, mais vous tenez en très haute estime Faulkner ou Gaddis. Qu'est-ce qui vous plaît ou vous déplaît chez les uns et chez les autres ?

Je comprends qu'on puisse apprécier Hemingway, mais personnellement je trouve son style médiocre, son écriture exsangue. Il a inspiré la plupart des minimalistes, cette horreur. Il y a une phrase de Faulkner que j'aime bien : « Hemingway est un lâche, il n'utilise jamais un mot que le lecteur est obligé de chercher dans le dictionnaire. » Chez Faulkner et chez Gaddis, qui sont pour moi deux des très grands écrivains du vingtième siècle, le second étant encore hélas largement méconnu, il y a à la fois une forme de frénésie dans l'écriture et une complexité dans la mise en scène des sujets représentés que je trouve remarquables. Chez Gaddis, il y a une immense densité de la culture et un esprit critique rare. Je considère son premier roman, *Les reconnaissances*, comme le grand roman tragique du siècle qui vient de se terminer. Son dernier roman, *Le dernier acte*, n'est pas très loin, dans l'esprit — dans l'acharnement, dans l'épuisement du lecteur, dans le comique aussi — de Thomas Bernhard.

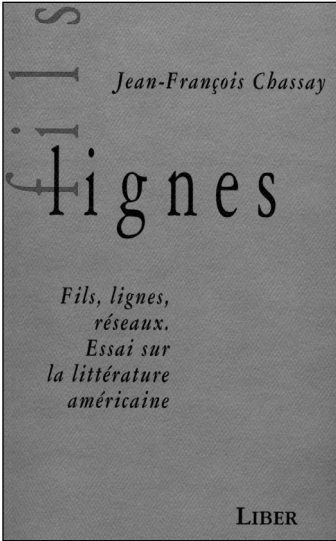
Vous avez codirigé, avec Bertrand Gervais et Jean-François Côté, un collectif sur Edgar Allan Poe, et un autre, avec Bertrand Gervais, sur Les lieux de l'imaginaire. Ces deux collectifs sont issus des travaux d'un groupe de recherche appelé « L'imaginaire de la fin ». De quoi s'agit-il ?

Notre groupe de recherche a fait l'hypothèse que l'imaginaire occidental est imprégné de la pensée de la fin. Les discours autour de l'an 2000 en ont été un symptôme. On pense aux tenants d'une pensée eschatologique (millénaristes, messianistes, survivalistes, etc.), mais aussi aux discours de toutes sortes qui s'alimentent, au gré de l'actualité, de développements scientifiques inquiétants, de catastrophes médicales, écologiques, d'impasses collectives, sociales et privées, d'une résurgence des sectes, de l'apparition de nouvelles religions. Cet imaginaire cependant n'est pas homogène : la fin qu'il met en scène est tantôt celle du monde, tantôt celle d'un monde, d'une tradition, d'une pratique. Le but de ce programme de recherche est de cerner, dans une perspective interdisciplinaire, les diverses facettes de cet imaginaire de la fin, tel qu'il s'actualise depuis Auschwitz (comme fin d'un certain humanisme et aboutissement de l'histoire). Nos travaux s'orientent depuis un an sur les liens entre la fin et le temps.

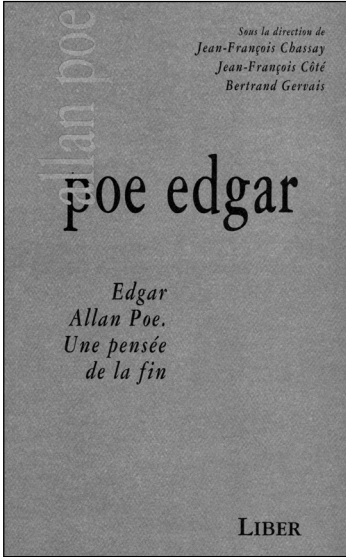
Vous préparez un ouvrage sur la figure du savant dans la littérature. Accepteriez-vous de nous en dire un mot ?

Depuis toujours, la littérature puise dans l'activité scientifique des modèles, des formes, des métaphores, et les écrivains s'inspirent parfois de figures canoniques du monde scientifique pour écrire des textes de fiction. Ils le font pour une raison bien simple : la science fait partie de la culture, la culture est impensable sans l'apport des sciences. Or, un des intérêts de la littérature est justement de pouvoir convoquer l'ensemble de la culture, de se pencher sur le discours social dans son ensemble. La figure du scientifique est une figure dominante dans la société contemporaine et le laboratoire n'est pas loin d'apparaître comme un lieu sacré. Je voulais voir à travers un certain nombre de textes contemporains — à l'ère des ordinateurs, des débats sur la biogénétique — comment est perçue cette figure et comment les écrivains traduisent la science dans une narration. Je m'attarde aussi à deux grands modèles de la science sur le plan imaginaire : Newton et Einstein. Le manuscrit devrait être terminé en décembre 2002 ou, au plus tard, en janvier 2003.

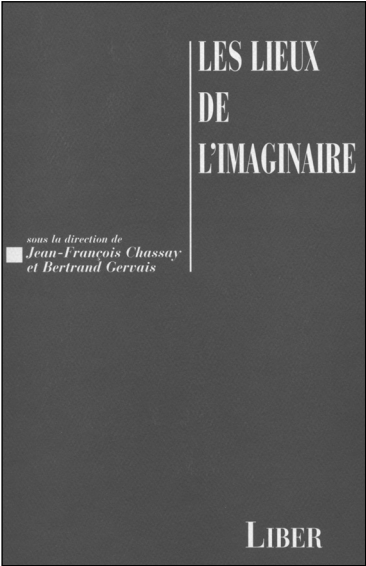
Jean-François Chassay est professeur de littérature à l'université du Québec à Montréal



Jean-François Chassay
Fils, lignes, réseaux. Essai sur la littérature américaine
294 pages, 27\$, ISBN 2-921569-71-X
parution août 1999



sous la direction de
Jean-François Chassay,
Jean-François Côté et Bertrand Gervais
Edgar Allan Poe. Une pensée de la fin
204 pages, 24\$, ISBN 2-921569-91-4
parution janvier 2001



sous la direction de
Jean-François Chassay et Bertrand Gervais,
Les lieux de l'imaginaire
312 pages, 26\$, ISBN 2-89578-017-X
parution août 2002

Extrait

Daniel Canty

Êtres artificiels

Le récit d'automate introduit le combat moral que les Américains n'ont cessé de livrer à leurs machines dans la littérature, parce qu'elles sont la source de leur puissance et qu'elles pourraient être à l'origine de leur chute.

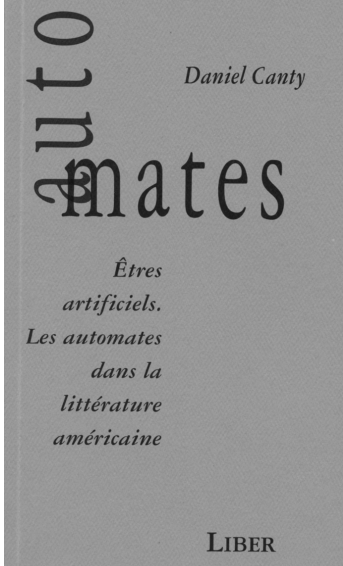
L'histoire du récit d'automate dans la littérature américaine couvre la période de 1836 à 1909, depuis la publication par Edgar Allan Poe de « Maelzel's Chess-Player » jusqu'à celle de « Moxon's Master » par Ambrose Bierce. [...]

Cette étude ignore les « muglugs » du roman de William Wallace Cook, *A Round Trip to the Year 2000, or a Flight Through Time* (1903). Il ne s'agit pas à proprement parler d'un récit d'automate. Les « muglugs » jouent dans le roman un rôle accessoire. Ils constituent la force ouvrière d'un futur dystopique, où les trusts contrôlent jusqu'à l'oxygène consommée par chaque citoyen. Il s'agit d'androïdes métalliques commandés par des ondes mentales, qui se détraquent à la fin du roman dans une orgie de destruction. Les « muglugs » sont fort ressemblants aux robots imaginés par Capek une dizaine d'années plus tard, mais la postérité, peut-être à cause de son nom, leur préférera l'invention du Tchéque.

Il faut aussi mentionner les hommes et les chevaux à vapeur imaginés par Edward S. Ellis dans *The Steam Man of the Prairies* en 1868, dont les contes furent repris au début du siècle dans une collection de magazines bon marché, *The Frank Reade Library for Boys*. Il s'agit de locomotives sculptées pour avoir l'apparence d'hommes ou de chevaux, qui ne pouvaient pas aller en marche arrière et servaient à massacrer des quantités surprenantes d'Amérindiens. L'idée des armées de robots n'était pas loin.

Il faut de même évoquer deux personnages du cycle d'Oz créé par Frank Baum, le bûcheron du *Magicien d'Oz* (1900), qui a perdu tous ses membres lors d'accidents de travail, et Tiktok, l'homme-horloge du roman *Ozma of Oz* (1907). Dorothee distingue Tiktok du Tin Woodman par le fait qu'il n'a jamais été humain, bien qu'il ne reste rien du tout du corps antérieur du bûcheron, et qu'il lui manque même une cervelle. Faudrait-il en conclure que l'âme humaine siège en dehors de la matière ? Qui plus est, Tiktok est aussi bénin qu'un jouet d'enfant et complètement soumis à Dorothee, et il suffit d'un tour de clef pour neutraliser la menace d'un immense géant de métal qui bloque le passage de Dorothee. Les automates de Baum, semblerait-il, sont aussi peu menaçants que nos appareils électroménagers.

« Moxon's Master » est le dernier véritable récit d'automate publié avant l'avènement du robot — sous la forme de travailleurs de chair créés en laboratoire, davantage Morlocks ou clones que robots au sens où nous l'entendons — dans la pièce de Karel Capek, *Rossum's Universal Robots* (*Les robots universels de Rossum*) en 1920. Contrairement à l'automate, le robot est rarement unique. C'est plutôt un élément d'une série, reproductible à outrance. Grossièrement, il peut être le symbole de l'industrialisme triomphant et de l'aliénation du travailleur, ou celui de la rationalité victorieuse, comme chez certains utopistes de l'ère des *pulps*. Quoi qu'il en soit, qu'il constitue une menace pour l'homme ou un nouvel atout entre ses mains, il marque la place centrale qu'occupe la technologie dans notre imaginaire, et révèle ses effets sur notre conception de la condition humaine. Aux côtés des cyborgs, des clones, des ordinateurs et des intelligences artificielles de la science-fiction contemporaine, c'est une des versions modernes des êtres artificiels imaginaires. Dans le récit américain, l'automate annonce ces nouveaux êtres, tout en s'inscrivant dans une tradition plus ancienne (p. 28-31).



Daniel Canty
Êtres artificiels.
Les automates dans la littérature américaine
162 pages, 22\$, ISBN 2-921569-43-4
parution septembre 1997

Extrait

Jacques Beaudry L'œil de l'eau



Pour sa vingt-troisième édition, qui aura lieu du 21 au 26 mars 2003, le salon du livre de Paris mettra à l'honneur la Flandre et les Pays-Bas. Peu de livres, en français, traitent de la littérature néerlandophone. D'ailleurs, la traduction des œuvres elles-mêmes est rare. Nous avons publié en 2002 des «notes sur douze écrivains des Pays-Bas», sous-titre du livre de Jacques Beaudry, L'œil de l'eau. Nous croyons qu'elles sauront inspirer les lecteurs qui n'ont pas encore fréquenté cette littérature et enrichir la compréhension de ceux pour qui elle est déjà familière.

«À la magie d'un lieu correspond un génie», écrit Jacques Beaudry. Et il se demande «quelles idées peuvent traverser la littérature d'un pays dont on dit qu'il a pour montagnes les nuages? À quelles surprenantes inclinations un pays plat prépare-t-il

les esprits qui l'habitent?» Ses douze notes essaient donc de saisir quelques-unes de ces idées et de ces inclinations. Certes, il ne s'agit pas de débrouiller toute l'œuvre de chaque auteur retenu, «mais de tenter d'atteindre en elle un de ces nœuds où s'entrelacent une émotion et une vision, de rendre compte d'une sensibilité et d'un esprit — d'un regard». Il aborde ainsi les œuvres (celles du moins que le lecteur francophone pourra lire en traduction) de W. F. Hermans, G. Reve, J. Wolkers, H. Mulisch, C. Nootboom, J. Bernlef, J. Hamelink, J. Brouwers, M. t' Hart, F. Kellendonk, C. Palmen, J. Zwagerman.

Il nous a paru opportun de reproduire ici la note sur le plus connu sans doute des écrivains néerlandais contemporains, Cees Nootboom.

Cees Nootboom Les replis de l'instant

Cees Nootboom cherche à atteindre par l'esprit la patrie des immortels, à pénétrer par la méditation l'énigme du temps. L'instant, pour lui, est à la fois cloître et clef, ou plutôt une sorte d'étoffe qui enclôt l'éternité, comme la bure drape le moine, mais dont les replis dissimulent une faille qui, elle, donne accès aux temps enceints, aux temps immémoriaux, au temps des dieux. Son esprit inspiré, en s'abîmant dans l'instant, se dispose donc à éprouver un surprenant surhaussement: le vertige de la divinité, la tentation d'être dieu, le désir de contenir la substance de l'éternité.

À passer des heures à la contempler dans le monastère de Guadalupe, Nootboom — ne l'a-t-il pas pressenti? — s'est au fond laissé prendre au «piège subtil» d'une toile de Zurbarán. Volatil, soustrait aux regards à l'ombre du rideau rouge du tableau qui lui avait paru étrange, il me semble en effet que Nootboom médite à présent non plus en face, mais bien près de la pomme posée par le peintre des moines sur un livre fermé, qu'il médite non plus, comme quand il contemplait la toile, sur le fruit même qui lui reste toujours défendu, mais plutôt sur l'arbre dont ce fruit doit provenir et qui ne se trouve pas dans le tableau alors que lui-même, Nootboom, pris au piège, s'y trouve désormais et, s'y trouvant, pose sur cet arbre invisible sur la toile mais visible de là où lui Nootboom maintenant se trouve, un regard doublement monacal qui scrute en se posant sur l'arbre un symbole, à la recherche d'une inaccessible origine, de l'éternité perdue, du temps qui fuit et de la mort impénétrable.

Chercher à pénétrer l'énigme du temps, c'est chercher à capter dans le furtif le reflet de l'infini, à surprendre donc la permanence de l'impermanent,

mais aussi bien l'impermanence du permanent, c'est-à-dire la fracture de l'infrangible éternité et son abolition dans l'instant, dans un instant qui, même en consommant l'infini sous la forme d'un destin — en accablant d'une mesure, d'un sens et d'une fin ce qui est incommensurable, immuable et sans fin —, n'en échappe pas moins au même infini qui indéfiniment l'engloutit, car l'infini hors de lui-même demeure étrangement toujours en lui-même. La nature claustrale du Temps, de tout temps, du très bref comme de l'immense, règle les emboîtements mystérieux de l'éternité et de l'histoire, de l'histoire et des destins, du destin et de l'instant, de cet instant à l'intérieur duquel l'être se trouve ainsi donc confronté non seulement à lui-même, mais encore au monde et aux dieux.

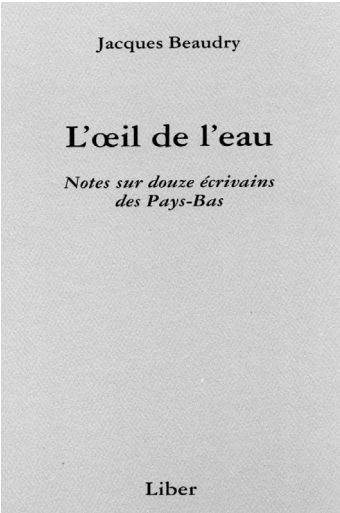
Aller à contresens de la fuite du temps, cela signifie: ou bien opposer à l'effondrement dans le néant l'élévation vers le Divin, au vide de la mort l'accumulation de l'Histoire, et remonter ainsi, au risque de s'y abolir, vers les dieux, vers le sacré ou encore jusqu'aux origines, en s'en remettant à un ordre, à l'ordre hors de soi que préservent le mythe et le rituel ou à celui que sécrète la mémoire du Monde; ou bien — en s'écartant de l'ordre de l'Autre (du Divin ou du Monde) sans pour autant y échapper — opposer au creux de la fosse les replis de l'instant, saisir la teneur étonnante de cet instant en dégageant de ses marbres le sens de sa propre existence. Le destin, c'est l'ampleur de l'instant. Celui-ci, comme une étoffe massive, enserre dans ses plis calcifiés l'élan et l'assaut auxquels tient une existence: l'élan des commencements, cette agitation trouble des premières expériences, des «premières fois», et l'assaut de l'angoisse, ce tumulte

sourd en quoi se convertit chez chacun une épreuve capitale (celle, chez Nootboom, de l'hostilité et, à travers elle, de l'altérité).

Il s'agit donc, par le recours au souvenir, de méditer sur l'instant pour faire surgir de l'agitation et du tumulte conservés dans ses plis une cohérence, de manière à ce qu'ultimement la masse de tout ce qui est trouble et sourd en soi se transforme en un matériau pour l'interprétation à contre-courant de sa propre existence et la saisie à rebours de son identité, autrement dit pour cette inachevable élucidation d'une vie en définitive insoluble parce que consubstantielle à sa tension qui est son énigme, c'est-à-dire à un élan et un assaut originels incessamment agissants dans chaque «maintenant» et donc sans autre terme et solution que la fin de la vie elle-même. Il s'agit donc, par l'évocation et la méditation, de subvertir ce qui étreint et en même temps se dérobe — l'instant exerçant son emprise par le nœud des nostalgies et les collets de l'angoisse — pour convertir un empire — l'empire de l'instant — en une explication.

Le temps repétrit le corps à sa ressemblance et le corps en en fixant la fuite donne au temps une silhouette, à l'instant une substance, donne aux nostalgies et à l'angoisse une chair. Notre corps porte dans ses plis la fuite qui l'emporte, dans ses traits le poids des origines, dans ses rétractions l'étreinte de l'instant et s'érode jusqu'à n'être plus qu'une ombre retenue dans un nom — notre nom — un pauvre mot pareil à une énigme sauvant à peine la chair en s'y substituant. Ce salut du corps par la voie du mot se produit par contre suprêmement chez le poète: ce dieu inversé dont la chair se fait verbe, en décidant par le poème des métamorphoses

de sa mémoire se survit prodigieusement. La poésie, comme un monastère, abrite dans son silence la vérité d'un esprit et la réalité d'un corps arrachées au chaos et à l'éphémère, en somme elle contient les cendres volantes d'une existence que doit désormais disperser en d'innies directions le souffle d'autres esprits se chargeant par là d'accomplir indéfiniment la destinée vagabonde et sans achèvement du poème (ou de la fable, ou du mythe), d'une œuvre où quelqu'un de réel et en même temps d'inventé, à la fois un et multiple, simultanément quitte le monde et y revient, à la façon de Nootboom: en voyageur impénitent séjournant dans «la totalité indivisible du temps» (p. 42-51).



Jacques Beaudry
L'œil de l'eau. Notes sur douze écrivains des Pays-Bas
120 pages, 17\$, ISBN 2-89578-008-0
parution janvier 2002

Cees Nootboom est né le 31 juillet 1933. Romancier, poète et traducteur de poésie, auteur de chroniques et de récits de voyage, essayiste et esthète, écrivain nomade et polyglotte, fasciné par la culture japonaise et fou de l'Espagne, il accorde dans son œuvre une place particulière aux souvenirs. Ses écrits reflètent une pensée attentive aux détails et aux symboles, fruit d'une réflexion

authentique et méditative. On y trouve notamment abordées la question du passage de l'existence à la non-existence, celles de l'identité et du destin, de la relativité du temps et de l'espace, des rapports de l'écrivain avec l'histoire et la réalité, le visible et l'invisible. Son nom circule pour le prix Nobel de littérature.



©Gerrit Serne

Préface

Simon Harel Alain Médam
Le regard long

À l’origine de cet ouvrage, il y a eu les dessins d’Alain Médam. Et puis Simon Harel a voulu les prolonger par l’écriture d’un texte. Il nous a plu de publier l’ensemble.

Les dessins sont tracés sur des feuilles de texture et de format courants à l’aide d’un stylo noir également commun. L’unique thème iconographique en est le visage humain, obtenu à coups de traits plus ou moins denses, parfois longs, parfois courts. Le cadrage est chaque fois le même. Les personnages sont vus de face. On en distingue toujours clairement les yeux et, de manière variable, la bouche, le nez, les cheveux. En général, ce sont manifestement des figures masculines, mais il arrive qu’on reconnaisse des visages féminins.

Ce ne sont pas des portraits. Il n’y a aucun souci de ressemblance réaliste. On n’a pas affaire à des individus, ni même à des types — le vieux, le jeune, le mélancolique... —, quoique il s’agisse de toute évidence d’adultes. Aucun détail — lunettes, bijou, ruban, etc. — ne les rattache au concret de la vie. Il arrive que l’expression semble plus souriante ou plus sombre ici que là, mais cela reste indécis et exceptionnel. Le monde paraît leur être indifférent et ils sont eux-mêmes dénués de «mondanité». C’est de ce détachement qu’ils tirent leur mystère, leur force, leur séduction, qu’ils fascinent le regard pris dans leurs mailles, dont on se plaît à essayer de suivre le tracé, à la recherche peut-être d’un fil graphique conducteur.

Alain Médam raconte que les choses se passent ainsi: tard le soir, quand l’activité des hommes et de

la ville se calme, un casque d’écoute sur les oreilles, il s’assoit à sa table et dessine. Ou plutôt, il se met à marquer le papier, au rythme et selon les inflexions que lui suggère la musique. Et voilà que ce marquage, ce lézardage de la feuille finit par se résoudre en figure humaine. Fatalement. L’opération peut ainsi se répéter à plusieurs reprises au cours d’une même veille. Il ne s’agit donc pas pour lui de dessiner quelque chose, mais, vraisemblablement, de simplement lacérer le papier, de former un labyrinthe de lignes d’où émergera le thème habituel. Que finalement cela se résolve toujours en figure humaine, c’est comme si l’artiste voulait chaque fois la retrouver, par des chemins chaque fois différents. Ni datés ni numérotés, les dessins qui sont ainsi apparus sur le papier se comptent par centaines. Il en résulte un effet de série massif et envoûtant.

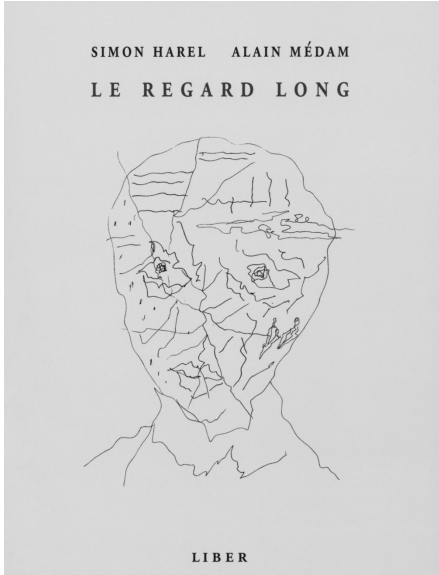
Dans les cas les plus travaillés, on croit parfois pouvoir rapprocher ces dessins de quelque représentation connue. On pense par exemple à ces photographies ethnographiques — paysans, sauvages, laissés pour compte — où le sujet, un peu ahuri, figé, attentif, regarde l’appareil fixement, sans le souci de paraître qui s’empare du modèle expérimenté qui adapte sa pose au résultat escompté — celui, pour le moins, d’être vu. Le regard ne traverse pas l’objectif, laissant de la sorte le personnage dans son étrangeté, sa distance avec le spectateur. L’humanité de l’homme apparaît ainsi dans sa nudité sans désir de séduire. Il me semble que c’est toujours cette nudité qui frappe dans les dessins d’Alain Médam, ouverte sur une béance où notre propre regard s’abîme.

«Je tente de dire ce que ces dessins voient», écrit Simon Harel. Il les a transportés avec lui pendant quelques mois — dans sa «besace» de voyageur, dit-il —, qui l’ont mené à Paris, à Berlin, à Vancouver. C’est au cours de ces déplacements qu’il a confié ses «méditations» à un dictaphone — «je parle d’une voix lente» —, et la nature orale de sa démarche jointe à la vie un peu en suspens qui a été la sienne au cours de cette période ont sans doute constitué des facteurs favorables, par la liberté et la disponibilité qui les accompagnent, pour s’ouvrir à l’ouverture même des dessins. Ni réflexion critique ni description de l’artiste et de son oeuvre, le texte se laisse guider par ce qu’évoque, suggère, le regard long de ces masques d’humanité. Réapparaissent ainsi, un peu sur le mode de l’association libre, souvenirs personnels (ces toiles appartenant à son père qu’il a un jour perdues), catastrophes collectives (holocauste), paysages... Les dessins ont été pour Simon Harel une sorte de « jeu de tarot », comme il le dit encore, dans lequel on croit lire le sens crypté de nos vies.

D’autres diront, d’une voix sans doute plus autorisée que la mienne, ce qu’il en est de ces œuvres d’Alain Médam et de la méditation poétique à laquelle elles ont donné naissance chez Simon Harel. Pour ma part, quant aux dessins, j’en ai depuis le début aimé la simplicité, technique et thématique, et le plaisir avec lequel l’œil les parcourt et les reparcourt tranquillement, comme on le fait avec les portraits d’êtres chers, connus et absents. Je sais gré à Simon Harel d’y avoir fait écho dans une

forme, inhabituelle chez lui, particulièrement adéquate. On lira son texte lentement — comme il a été dit —, en appréciant son rythme syncopé (il faudrait sans doute s’attarder au rôle que joue la musique chez l’un et l’autre auteur) au fur et à mesure qu’il tente de dire ce que les dessins lui font voir.

Giovanni Calabrese



Alain Médam, Simon Harel
Le regard long
144 pages, 22\$, ISBN 2-89578-022-6
parution septembre 2002

Extrait

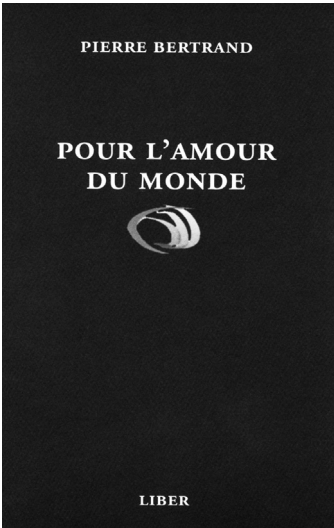
Pierre Bertrand
Pour l’amour du monde

Nous tentons de mettre en pratique l’injonction de Nietzsche: «Écris avec ton sang: et tu verras que le sang est esprit.» Il nous faut sortir de tout point de vue, qu’il soit médiatique, journalistique ou analytique, pour, tel un peintre devant un paysage, nous perdre en ce que nous percevons. En tant que philosophes, nous devons vivre et incarner les idées si nous voulons les communiquer. Ce que quelqu’un est, aussi énigmatique, mystérieux, incompréhensible puisse-t-il être aux yeux des autres et à ses propres yeux, c’est sa philosophie. Non certes une philosophie mise en mots ou théorique, mais une philosophie incarnée, pratique, la seule qui compte finalement. Mais c’est aussi le cas de toutes les grandes philosophies que nous admirons. Avant d’être des pensées, elles sont des manières d’être. Le spinozisme, le nietzschéisme, avant d’être des systèmes ou des ensembles plus ou moins cohérents d’idées, correspondent à des manières ou à des arts de vivre: manière de vivre de Spinoza, manière de vivre de Nietzsche. Non pas que ces manières se réduisent à des comportements visibles, car elles concernent d’abord une sensibilité en devenir, en elle-même indicible, en débordement par rapport à elle-même, et qui a trouvé des mots imparfaits, temporaires — ceux de l’*Éthique*, ceux de *La généalogie de la morale* — pour se dire. Tout passe par le creuset d’une individualité. C’est par un tel creuset que tout devient vie, que les questions s’enracinent, qu’elles peuvent être résolues, qu’un mouvement est possible, qu’une ouverture peut se faire. C’est par un tel creuset que les problèmes les plus abstraits deviennent affectifs et peuvent ainsi profondément toucher d’autres vies. C’est ainsi que nous pouvons nous sentir concernés. Les choses ne sont pas objectives, froides, mortes, mais transfigurées, redevenues étranges et mystérieuses. N’est-ce pas ce que nous sentons quand nous lisons Kafka ou Cioran, par exemple? Des questions fondamentales, complexes et difficiles, sont abordées et pourtant, parce qu’elles sont vécues de l’intérieur, elles apparaissent simples et évidentes. Nous n’avons pas à faire l’effort d’y être sensibles — et comment pouvons-nous être sensibles en faisant un effort? — mais nous y sommes d’emblée sensibles, malgré nous, par un lien vital aussi fort qu’un besoin, un désir ou un plaisir. Parce qu’elles sont assumées par une individualité, les questions acquièrent une originalité, une étrangeté qui leur redonnent vie. Elles cessent d’être les vieilles questions ressassées. En ayant accès à un univers singulier, tel que métamorphosé par l’originalité d’une individualité, nous sommes amenés à voir les choses autrement, et c’est en les voyant autrement que nous y prenons goût de nouveau. L’affect d’étonnement nous ouvre les yeux. Le monde redevient ce qu’il

est: mystérieux, excitant notre curiosité. Nous sommes devant lui avec nos points d’interrogation; ceux-ci sont nos désirs et nos passions.

Parler des choses elles-mêmes et non des discours tenus sur elles. Nous perdre dans les choses, parler à partir des événements qui nous sollicitent et nous provoquent, à partir des impressions qui nous bouleversent, à partir de ce qui nous étonne et nous émeut. Établir un contact que toute la science et la connaissance humaines ont malheureusement souvent contribué à rompre. Savoir perdre notre science pour retrouver un regard naïf sur les choses et donc être capables de révéler d’elles de nouvelles vérités qui sont enfouies sous ce que nous prétendons connaître. Dire le non-dit, celui-là qui se trame au cœur des choses et au cœur de notre être, qui nous agite et nous hante, tout ce qui est imprécis, inchoatif, incomplet, à demi vécu, chaotique, confus, tout ce qui insiste mais qui est laissé dans l’ombre et le silence, tout ce qui a la force de faire éclater les consensus, tout ce qui se cache et ne peut faire autrement que se cacher, car étant de nature essentiellement invisible, tels les affects, les percepts, les concepts qui nous habitent, nous transportent et nous dépassent, que nous ne pouvons jamais réaliser ou actualiser complètement, car porteurs d’une puissance qu’aucun organisme, qu’aucune expérience ne peuvent contenir. Ils se cachent d’eux-mêmes et nous ne parviendrons jamais à les dire, mais c’est tendu en leur direction que tout discours sera tenu (p. 26-29).

Pierre Bertrand enseigne la philosophie
au collège Édouard-Montpetit



Pierre Bertrand
Pour l’amour du monde
276 pages, 23\$, ISBN 2-89578-016-1
parution août 2002

Extrait

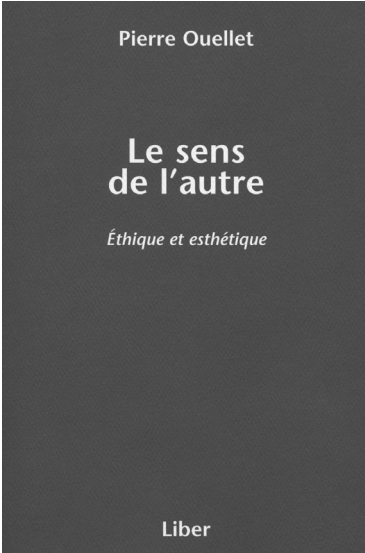
Pierre Ouellet
Le sens de l’autre

L’art et la littérature ne sont pas des *faits* sociaux mais un *faire* politique où se défait et se refait à tout moment le lien social vécu comme une entrave, une ligature, une sangle ou un garrot, une bride, une servitude. Ils rompent toute attache qui fait de l’individu l’«allié» ou l’«associé» de cette «grande armée» qu’incarne le *socius* au sens premier: l’union qui fait la force, l’alliance pour vaincre, l’association pour lutter. Les premières communautés d’hommes que le mot *socius* ait désignées sont des troupes et des phalanges, des unités de combat, des hordes, des compagnies, un gréganisme de chaque instant: la «soldatesque», où chacun vit à la solde d’un autre, taillable et corvéable à merci. La parole qui noue ce lien de dépendance est toujours impérative: elle est ordre et commandement. L’écouter est obéir, l’entendre est s’y soumettre. La parole esthétique, elle, rompt la chaîne de commandements qui noue le lien social. Elle brise l’ordre qui tient ensemble le *socius* et garde la troupe unie en l’attachant à une même *polis*, à une même loi et à un même lieu, marqués par la civilité de la cité ou de l’État que gouverne la parole politique, qui police le lien social en adoucissant la violence du commandement et la brutalité des ordres, devenus étiquettes, bienséances, lois et devoirs de toutes sortes. L’art et la littérature vivent d’une insoumission radicale face à toute forme de bienséance sociale: ils sont l’incarnation de la désobéissance civile faite voix, cris, rires, larmes, bruits et fureurs, ou bien taches, lignes, gestes, tons, ombres et lumières, jamais raison au sens propre, car ils n’ont ni idée ni valeur à défendre, sinon l’extrême liberté dans laquelle se dénoue le lien social dès lors que la voix et le regard qui y commandent se défont en une vision qui nie l’évident ou en une parole qui n’écoute plus et n’entend plus, n’obéissant à rien, se soumettant au seul désir de rompre avec tout.

Néanmoins, la littérature et l’art renouent, relie, rattachent, mais avec d’autres fils que ceux dans lesquels le *socius* semble ficelé. Ce ne sont pas des phénomènes privés, des faits intimes qui n’auraient aucune existence publique: ils sont au contraire infiniment partagés... même s’ils sont peu vus, peu lus, peu «entendus». Le lien social qu’ils défont en rompant la chaîne des ordres qui commandent au discours et à la raison comme aux personnes et aux groupes, ils le «filent» autrement, dans des *nouures* et des *nouaisons* qui donnent lieu à des croisements et des compositions inédites où prend forme du *commun*, certes, mais dont le nœud se déploie en une multitude de fils singuliers, appelés à se délier pour se relier autrement à chaque instant. La parole littéraire et la vision artistique montrent que nous sommes dénoués et déliés de

tout parce qu’infiniment disponibles à toutes les formes de socialité, qui ne s’expriment pas en termes d’appartenance à un groupe ou de dépendance face à un ordre — à l’instar des alliances propres au *socius* —, mais en termes de communautés d’affect ou de sentiment qui se défont et se refont comme les intrigues dans les films et les romans ou les figures dans les tableaux et les photos, établissant des solidarités de fond, plus radicales que les droits et les obligations, dans la mesure où elles reposent sur des désirs et des nécessités liés à notre survie commune.

Pierre Ouellet est professeur
au département d’études littéraires
de l’université du Québec à Montréal



Pierre Ouellet
Le sens de l’autre. Éthique et esthétique
258 pages, 25\$, ISBN 2-89578-026-9
parution février 2003

Catalogue

Stéphane Baillargeon, *Entretiens avec Louis Rousseau. Religion et modernité au Québec*; ISBN 2-921569-10-8, 1994, 154 pages, 18\$

Jacques Beaudry, *L'œil de l'eau* ISBN 2-89578-008-0, 2002, 120 pages, 17\$

Marco Bélanger, *Le flou dans la bergerie* ISBN 2-89578-015-3, 2002, 216 pages, 21\$

Guy Bellavance (dir.), *Monde et réseaux de l'art. Diffusion, migration et cosmopolitisme en art contemporain* ISBN 2-921569-78-7, 2000, 312 pages, 27\$

Francine Belle-Isle, Simon Harel, Gabriel Louis Moyal, *L'étonnement* «Espace de réflexion psychanalytique» ISBN 2-921569-77-9, 2000, 228 pages, 27\$

André G. Bernier, François Pouliot, *Éthique et conflits d'intérêts*, ISBN 2-921569-80-9, mars 2000, 192 pages, 23\$

Pierre Bertrand, *L'art et la vie* ISBN 2-89578-002-1, 2001, 132 pages, 20\$

—, *Le cœur silencieux des choses. Essai sur l'écriture comme exercice de survie* ISBN 2-921569-62-0, 1999, 174 pages, 23\$

—, *Éloge de la fragilité* ISBN 2-921569-86-8, 2000, 210 pages, 23\$

—, *Pour l'amour du monde* ISBN 2-89578-016-1, 2002, 276 pages, 23\$

—, *La vie au plus près* ISBN 2-921569-44-2, 1997, 192 pages, 24\$

Yves Bertrand, *Le héros ordinaire* ISBN 2-921569-32-9, 1996, 210 pages, 22\$

Onnig Beylerian, *Accords et impasses. Introduction à la négociation internationale par la simulation* ISBN 2-921569-61-2, 1998, 156 pages, 21\$

Denyse Bilodeau, *Les murs de la ville. Les graffitis de Montréal* ISBN 2-921569-29-9, 1996, 204 pages, 21\$

Normand Biron, *L'artiste et le critique, L'art peut-il s'écrire?* (1975-2000) ISBN 2-921569-90-6, 2000, 256 pages, 23\$

—, *L'œil énamouré. Préfaces, mélanges, postiche (1975-2000...)* ISBN 2-89578-005-6, 2001, 280 pages, 23\$

Neil Bissoondath, *Le marché aux illusions. La méprise du multiculturalisme* Traduit de l'anglais par Jean Papineau coédition avec Boréal ISBN 2-921569-20-5, 1995, 243 pages, 19,50\$

Yves Boisvert (dir.), *Postmodernité et sciences humaines. Une notion pour comprendre notre temps* ISBN 2-921569-53-1, 1998, 198 pages, 25\$

Yves Boisvert, Jacques Hamel, Marc Molgat, *Vivre la citoyenneté. Identité, appartenance et participation* ISBN 2-921569-87-6, 2000, 192 pages, 23\$

Léo-Paul Bordeleau, *Quelle éthique du sport?* ISBN 2-921569-79-5, 2000, 258 pages, 28\$

Léo-Paul Bordeleau et Sébastien Charles (dir.), *Corps et science. Enjeux culturels et philosophiques* ISBN 2-921569-70-1, 1999, 208 pages, 26\$

Pierre Bourgie, *Entretiens avec Jacques de Tonnancour. De l'art et de la nature* coédition Musée d'art contemporain de Montréal ISBN 2-921569-67-1, 1999, 136 pages, illustré couleur, 28\$

François Buggingo, *Africa mea. Le Rwanda et le drame africain* ISBN 2-921569-41-8, 1997, 248 pages, 28\$

—, *La mission au Rwanda. Entretiens avec le général Guy Tousignant* ISBN 2-921569-45-0, 1997, 280 pages, 30\$

Michel Cabanac, *La quête du plaisir. Étude sur le conflit des motivations* ISBN 2-921569-25-6, 1995, 170 pages, 19\$

Giovanni Calabrese, *Entretiens avec Jean Paré. Un grand reportage sur le Québec contemporain* ISBN 2-921569-11-6, 1994, 188 pages, 20\$

Daniel Canty, *Êtres artificiels. Les automates dans la littérature américaine* ISBN 2-921569-43-4, 1997, 158 pages, 22\$

Gilles Carle, *La nature d'un cinéaste* ISBN 2-921569-64-7, 1999, 246 pages, 25\$

Lionel Carmant, *Le métier d'enseignant* ISBN 2-921569-33-7, 1996, 136 pages, 14\$

Marie-Claire Carpentier-Roy, *Corps et âme. Psychopathologie du travail infirmier* ISBN 2-921569-18-3, 1994, 206 pages, 20\$ • Deuxième édition

Maurice Chalom, *Le migrant démuné. Alphabétisation et intégration des immigrants* ISBN 2-9802019-0-1, 1991, 114 pages, 13,95\$

—, *Le policier et le citoyen. Pour une police de proximité* ISBN 2-921569-48-5, 1996, 168 pages, 21\$

Maurice Chalom et John Kousik (dir.), *Violence et déviance à Montréal* ISBN 2-921569-01-9, 1993, 150 pages, 16\$

Marc Chapleau, *L'amateur de vin* ISBN 2-921569-26-4, 1995, 186 pages, 20\$

Marc Chapleau, *Entretiens avec Champlain Charest. La passion du vin* ISBN 2-921569-15-9, 1994, 119 pages, 16\$

Sébastien Charles, *Une fin de siècle philosophique. Entretiens avec Comte-Sponville, Conche, Ferry, Lipovetsky, Onfray, Rosset* ISBN 2-921569-63-9, 1999, 258 pages, 25\$

Jean-François Chassay, *Fils, lignes, réseaux. Essai sur la littérature américaine* ISBN 2-921569-71-x, 1999, 294 pages, 27\$

Jean-François Chassay, Jean-François Côté, Bertrand Gervais (dir.), *Edgar Allan Poe. Une pensée de la fin* ISBN 2-921569-91-4, 2001, 204 pages, 24\$

Jean-François Chassay et Bertrand Gervais (dir.), *Les lieux de l'imaginaire* ISBN 2-89578-017-x, 2002, 312 pages, 26\$

Mark A. Cheetham, *La mémoire postmoderne. Essai sur l'art canadien contemporain* Traduit de l'anglais par Jean Papineau ISBN 2-9802020-0-2, 1992, 228 pages, illustré, 25\$

Louis Cornellier (dir.), *Cinq intellectuels sur la place publique, Roch Côté, Pierre Falardeau, Pierre Milot, Jacques Pelletier, Laurent-Michel Vacher* ISBN 2-921569-22-1, 1995, 154 pages, 17\$

Marguerite Michelle Côté, *Les jeunes de la rue* ISBN 2-89578-011-0, 2002, 192 pages, 19\$ • Nouvelle édition

Marguerite Michelle Côté, *Entretiens avec Thérèse Gouin Décarie. La psychologie de l'enfant, côté science et côté cœur* ISBN 2-921569-37-x, 1996, 198 pages, illustré, 23\$

Michel Coulombe, *Entretiens avec Jean Beaudin. À fleur d'écran*, photos: Michel Gauthier; coédition Les 400 coups; ISBN 2-921569-72-8, 1999, 132 pages, 25\$

Michel Coulombe, *Entretiens avec Gilles Carle. Le chemin secret du cinéma* ISBN 2-921569-16-7, 1995, 228 pages, 21\$

Yves Couture, *La terre promise. L'absolu politique dans le nationalisme québécois* ISBN 2-921569-12-4, 1994, 228 pages, 21\$

Frédéric-Guillaume Dufour, *Patriotisme constitutionnel et nationalisme. Sur Jürgen Habermas* ISBN 2-921569-92-2, 2001, 234 pages, 24\$

Laurent Duval, *Abus de presse. Critique du quatrième pouvoir* ISBN 2-921569-27-2, 1995, 202 pages, 20\$

Gilbert Érouart, *Entretiens avec Jean-Paul Riopelle*. Suivis de *Fernand Seguin rencontre Jean-Paul Riopelle* ISBN 2-921569-09-4, 1993, 124 pages, 17\$

Éthique publique, 8 numéros parus, ISSN 1488-0946, 20\$ l'exemplaire

Formation à l'interculturel Quatre répertoires, 10\$/vol.

Marcel Fournier, *Entretiens avec Denis Szabo. Fondation et fondements de la criminologie* ISBN 2-921569-56-6, 1998, 234 pages, 24\$

Jean-François Gaudreault-DesBiens, *La liberté d'expression entre l'art et le droit*; coédition Presses de l'université Laval ISBN 2-921569-31-0, 1996, 300 pages, 30\$

Jean-François Gaudreault-DesBiens, *Le sexe et le droit. Sur le féminisme juridique de Catharine MacKinnon*; coédition Yvon Blais ISBN 2-921569-93-0, 2001, 180 pages, 22\$

Michel Gauthier et Luc Lussier, *Contrechamps* ISBN 2-921569-47-7, 2000, 168 pages, 30\$

Lise Gauvin, *Entretiens avec Fernand Leduc*. Suivis de *Conversation avec Thérèse Renaud* ISBN 2-921569-24-8, 1995, 268 pages, 22\$

Béatrice Godard, *L'avortement entre la loi et la médecine* ISBN 2-9802020-1-0, 1992, 158 pages, 16\$

Simon Harel (dir.), *Résonances. Dialogues avec la psychanalyse* ISBN 2-921569-49-3, 1998, 350 pages, 30\$

Simon Harel, *La démesure de la voix. Parole et récit en psychanalyse* ISBN 2-921569-99-x, 2001, 252 pages, 23\$

Simon Harel et Alain Médam, *Le regard long* ISBN 2-89578-022-6, 2002, 144 pages, 22\$

Robert Hébert, *Dépouilles. Un almanach* ISBN 2-921569-39-6, 1997, 182 pages, 20\$

—, *L'homme habite aussi les franges* ISBN 2-89578-020-x, 2003, 240 pages, 23\$

Paul Inchauspé, *L'avenir du cégep* ISBN 2-982020-2-9, 1992, 208 pages, 21\$

Nicole Jetté-Soucy, *L'homme tragique. Nature de l'action politique* ISBN 2-921569-57-4, 1998, 198 pages, 25\$

Micheline Labelle et Joseph J. Lévy, *Ethnicité et enjeux sociaux. Le Québec vu par les leaders de groupes ethnoculturels* ISBN 2-921569-17-5, 1995, 380 pages, 29\$

Jean Ladrière, *Les enjeux de la rationalité* ISBN 2-89578-001-3, 2001, 240 pages, 23\$

Diane Lamonde, *Le maquignon et son joual. L'aménagement du français québécois* ISBN 2-921569-50-7, 1998, 224 pages, 24\$

Ginette Legault, *Repenser le travail. Quand les femmes accèdent à l'égalité* ISBN 2-9802019-4-4, 1991, 192 pages, 19\$

Guy R. Legault, *La ville qu'on a bâtie. Trente ans au service de l'urbanisme et de l'habitation à Montréal, 1956-1986* ISBN 2-89578-018-8, 2002, 270 pages, 25\$

Yves Lever, *Petite critique de la déraison religieuse* ISBN 2-921569-58-2, 1998, 228 pages, 21\$

Robert Lévesque, *Entretiens avec Jean-Pierre Ronfard*. Suivis de *La leçon de musique 1644* ISBN 2-921569-08-6, 1993, 178 pages, 20\$

Joseph J. Lévy, *Entretiens avec François Laplantine. Anthropologies latérales* ISBN 2-89578-010-2, 2002, 186 pages, 23\$

Joseph J. Lévy, *Entretiens avec Jean Benoist. Entre les corps et les dieux. Itinéraires anthropologiques* ISBN 2-921569-85-X, 2000, 246 pages, 26\$

Sylvie Loslier, *Des relations interculturelles. Du roman à la réalité* ISBN 2-921569-40-x, 1997, 180 pages, 19\$

Gilles Lipovetsky, *Métamorphoses de la culture libérale. Éthiques, médias, entreprise* ISBN 2-89578-009-0, 2002, 120 pages, 15\$

Romaine Malenfant, *Travail et grossesse. Peut-on laisser la maternité à la porte de l'entreprise?* ISBN 2-921569-30-2, 1996, 151 pages, 18\$

Romaine Malenfant (dir.), *La mesure du danger. Le risque entre la science et le sentiment* ISBN 2-921569-52-3, 1998, 188 pages, 25\$

Jean-François Malherbe, *Déjouer l'interdit de penser* ISBN 2-89578-004-8, 2001, 136 pages, 18\$

Jacques Marchand, *Autonomie personnelle et stratégie de vie* ISBN 2-921569-76-0, 2000, 312 pages, 29\$

—, *Sagesses*. vol. 1 (*Introduction générale; Les Indos-Européens; Les Égyptiens*) ISBN 2-89578-003-x, 2001, 336 pages, 28\$

—, *Sagesses*. vol. 2 (*Les Mésopotamiens; les Syriens et les Phéniciens; Bilan de la sagesse archaïque*) ISBN 2-89578-027-7, 2002, 176 pages, 28\$

Line Mc Murray, *Quatre leçons et deux devoirs de pataphysique. Créativité et culture de la paix* ISBN 2-921569-94-9, 2001, 208 pages, 24\$

Lauren McKinsey et al., *Une frontière dans la tête. Culture, institutions et imaginaire canadiens* ISBN 2-9802019-3-6, 1991, 276 pages, 23\$

Alain Médam, *La tentation de l'œuvre* ISBN 2-89578-007-2, 2002, 246 pages, 23\$

Guy Ménard, *Petit traité de la vraie religion. À l'usage de ceux et celles qui souhaitent comprendre un peu mieux le vingt et unième siècle* ISBN 2-921569-75-2, 1999, 234 pages, 23\$

Michel Métayer, *La morale et le monde vécu* ISBN 2-921569-95-7, 2001, 360 pages, 28\$

Pierre Milot, *Pourquoi je n'écris pas d'essais postmodernes* ISBN 2-921569-14-0, 1994, 144 pages, 17\$

Musicanada 2000, coédition Centre de musique canadienne ISBN 2-921569-96-5, 2001, 180 pages, 27\$

Alexis Nouss, Simon Harel, Michaël La Chance (dir.), *L'infigurable*, «Bibliothèque Liber» ISBN 2-921569-82-5, 2000, 204 pages, 28\$

Lawrence Olivier, *Michel Foucault. Penser au temps du nihilisme* ISBN 2-921569-21-3, 1995, 248 pages, 22\$

—, *Le savoir vain. Relativisme et désespérance politique* ISBN 2-921569-54-x, 1998, 114 pages, 17\$

Pierre Ouellet, *Le sens de l'autre. Éthique et esthétique* ISBN 2-89578-026-9, 2003, 258 pages, 25\$

Gilles Paquet, *Oublier la Révolution tranquille. Pour une nouvelle socialité* ISBN 2-921569-65-5, 1999, 162 pages, 23\$

Rolande Pinard, *La révolution du travail. De l'artisan au manager* ISBN 2-921569-88-4, 2000, 342 pages, 29\$

Pierre Popovic, *Entretiens avec Gilles Marcotte. De la littérature avant toute chose* ISBN 2-921569-35-3, 1996, 196 pages, 20\$

Michel Purnelle, *Une armée en déroute* ISBN 2-921569-34-5, 1996, 189 pages, 18\$ • Épuisé

Pratiques de la pensée, Pierre Bertrand, Robert Hébert, Jacques Marchand, Michel Métayer, Laurent-Michel Vacher ISBN 2-89578-012-9, 2002, 192 pages, 20\$

Marc Raboy, *Occasions ratées. Histoire de la politique canadienne de radiodiffusion* Traduit de l'anglais par Pierre R. Desrosiers coédition Presses de l'université Laval ISBN 2-921569-38-8, 1996, 572 pages, 39\$

Bob Rae, *Prosperité et bien commun* Traduit de l'anglais par Pierre R. Desrosiers ISBN 2-921569-66-3, 1999, 186 pages, 21\$

Jean-Pierre Roy, *La lettre interdite de Kafka* ISBN 2-921569-19-1, 1995, 268 pages, 23\$

Michel Sénécal, *L'espace médiatique* ISBN 2-921569-28-0, 1995, 256 pages, 25\$

Michel Seymour (dir.), *États-nations, multinations et organisations supranationales* ISBN 2-89578-013-7, 2002, 504 pages, 35\$

—, *Nationalité, citoyenneté et solidarité* ISBN 2-921569-68-x, 1999, 512 pages, 35\$

Geneviève Sicotte, *Le festin lu. Le repas chez Flaubert, Zola et Huysmans* ISBN 2-921569-73-6, 1999, 300 pages, 27\$

Gad Soussana, Joseph J. Lévy, Marcel Rafie (dir.), *Actualités de l'événement* ISBN 2-921569-83-3, 2000, 216 pages, 25\$

Philip Stratford, *Pôles et convergences. Essai sur le roman canadien et québécois* Traduit de l'anglais par Monique V.-Landa ISBN 2-9802019-6-0, 1991, 228 pages, 21\$

Évelyne Tardy, Manon Tremblay, Ginette Legault, *Maires et mairesses. Les femmes et la politique municipale* ISBN 2-921569-42-6, 1997, 114 pages, 18\$

Laurent-Michel Vacher, *Découvrons la philosophie avec François Hertel* ISBN 2-921569-23-x, 1995, 195 pages, 20\$

—, *Dialogues en ruine* ISBN 2-921569-36-1, 1996, 96 pages, 12\$

—, *Entretiens avec Mario Bunge. Une philosophie pour l'âge de la science* ISBN 2-921569-07-8, 1993, 142 pages, 18\$

—, *Histoire d'idées*, deuxième édition ISBN 2-921569-84-1, 2000, 258 pages, 20\$

—, *La passion du réel. La philosophie devant les sciences* ISBN 2-921569-59-0, 1998, 234 pages, 26\$

—, *La science par ceux qui la font* ISBN 2-921569-51-5, 1998, 216 pages, 26\$

—, *Un Canabec libre. L'illusion souverainiste* ISBN 2-9802019-5-2, 1991, 90 pages, 9\$

—, *Une triste histoire et autres petits écrits politiques* ISBN 2-921569-97-3, 2001, 180 pages, 20\$

Laurent-Michel Vacher, Jean-Claude Martin et Marie-José Daoust, *Débats philosophiques. Une initiation* ISBN 2-89578-021-8, 2002, 264 pages, 20\$

Robert Verreault, *L'autre côté du monde. Le passage à l'âge adulte chez Michel Tremblay, Réjean Ducharme, Anne Hébert et Marie-Claire Blais* ISBN 2-921569-60-4, 1998, 168 pages, 21\$

Paquerette Villeneuve, *Entretiens avec Marie Saint Pierre. De la mode considérée comme un des beaux-arts* ISBN 2-921569-46-9, 1997, 110 pages, 18\$

Eric Volant, *Dictionnaire des suicides* ISBN 2-89578-000-5, 2001, 384 pages, 28\$

—, *La maison de l'éthique* ISBN 2-89578-025-8, 2003, 240 pages, 23\$

Directeur: Giovanni Calabrese; codirectrice: Micheline Gauthier
Éditions Liber, 2318, rue Bélanger, Montréal, Québec, H2G 1C8; téléphone (514) 522-3227; télécopieur (514) 522-2007; adresse électronique: edliber@cam.org
Distribution (Canada): Diffusion Dimedia, 539, boulevard Lebeau, Saint-Laurent, Québec, H4N 1S2; téléphone (514) 336-3941; télécopieur (514) 331-3916;
adresse électronique: general@dimedia.qc.ca
Distribution (France et Belgique): Diffusion de l'édition québécoise, DEQ, 30, rue Gay-Lussac, 75005 Paris; téléphone (01) 43 54 49 02;
télécopieur (01) 43 54 39 15; adresse électronique: liquebec@noos.fr
Distribution (Suisse): Servidis, Chemin des Chalets, CH-1279, Chavanne-de-Bogis; téléphone (022) 960-9525; télécopieur (022) 776-3527;
adresse électronique: commande@servidis.ch